

Esquisse de la vie quotidienne dans le district d'Ollachea (Pérou)

par Jean-Louis CHRISTINAT

Situation, climat.

Ollachea est le nom d'un district péruvien, situé à l'extrême nord de la province de Carabaya, dans le département de Puno. Il comprend cinq centres de population : Ollachea, la capitale, et les quatre villages d'Azaroma qui sont Chia, Quicho, Palcca et Pumachanca.

Le département de Puno, le troisième en extension des vingt-quatre départements du Pérou, vient en tête pour l'élevage, avec ses vigognes, ses lamas, ses alpacas et ses moutons. Il produit de la coca, du café, du cacao, de l'orge, des pommes de terre, de la quinine. Ses mines fournissent de l'or, de l'argent, du sel, du marbre, du cuivre et du plomb. Citons aussi ses industries de textiles, viandes séchées, orfèvrerie, céramique ; ses fabriques de beurre et de fromage. Son commerce est intense avec la Bolivie et l'Argentine. Il compte près de 3800 kilomètres de routes ouvertes au trafic et des routes de pénétration sont en construction dans les vallées qui conduisent à la forêt vierge.

La province de Carabaya est une des plus riches du Pérou. L'une aussi où, en raison de la nature hostile, l'homme a été obligé de déployer de grands efforts pour arracher les dons de la terre. Son territoire va des cimes neigeuses de la Cordillère jusqu'aux vallées de la *selva*¹. L'absence de voies de communications a fait de cette province, pendant longtemps, un trésor caché. Attirés par l'or de Carabaya, qui est passé dans la légende, les conquérants défièrent les obstacles de la nature mais Carabaya avait déjà donné une grande partie de ses fabuleux trésors aux Incas.

Quant au district d'Ollachea proprement dit, nous trouvons dans les ouvrages anciens une première référence datant de 1591. A cette époque, d'après les *Documentos Históricos de Odríozola*, Ollachea comptait 54 *indios tributarios*, c'est-à-dire 54 chefs de famille qui payaient un tribut à la couronne d'Espagne. Malheureusement, les archives du district, conservées en l'église d'Ayapata, ont disparu au cours de deux incendies successifs et il n'a pas été possible de trouver des informations historiques sur place. Lors de fouilles effectuées dans la rue principale d'Ollachea et dans les environs immédiats, quelques pièces archéologiques ont été découvertes. Dans la région, on trouve des ruines et les peintures rupestres d'Intikarka, les tombes de Chicha-cori et les ruines de Ccalloccaya et de Pitita.

La capitale du district est située dans la vallée du rio San Gaban, à 2725 m, sur les flancs du mont Sonconca. Entourée par les hautes montagnes de la Cordillère de Carabaya, elle est dominée par l'imposant Ccoscco-Orcco. Les villages d'Azaroma sont également situés sur le versant oriental des Andes, mais dans la partie supérieure des vallées. La richesse du sous-sol de la Cordillère de Carabaya est légendaire et son étude l'a fait considérer comme l'un des terrains les plus riches en or du monde. La plupart des cours d'eau du district ont un régime très irrégulier qui présente souvent un grand danger car la *llocllada*, ou crue subite, qui se fait sentir surtout dans les endroits encaissés, fait parfois monter le niveau des eaux d'un mètre en moins de quinze minutes. Une puissante vague précédée d'un fort courant d'air glisse sur le niveau normal des eaux et emporte tout sur son passage. Disons aussi que la région est riche en eaux thermales dont la source la plus importante sort de la roche à proximité d'Ollachea.

Par sa situation topographique, le district, qui reçoit les pluies de l'Atlantique, présente des climats variés qui peuvent être établis ainsi : climat de la *puna* (au-dessus de 3500 m) : froid et sec avec vents violents pendant les mois d'hiver et pluies abondantes de novembre à mars ; climat des vallées (de 1700 à 3500 m) : tempéré et humide avec de fortes pluies de novembre à avril ; climat de la *selva* (au-dessous de 1700 m) : chaud et humide avec pluies torrentielles d'octobre à mai.

Au village d'Ollachea, on peut noter deux saisons bien marquées : celle des pluies, de novembre à avril, et celle de la sécheresse, de mai à octobre. La première se caractérise par de fortes et

¹ Selva : la plupart des auteurs divisent le Pérou en trois régions naturelles : la *costa*, la *sierra* et la *selva*, cette dernière comprenant la *selva alta* (forêt d'altitude) et la *selva baja* (forêt basse). Si c'est l'altitude, en général, qui détermine l'appartenance à telle ou telle région naturelle, cette règle n'est pas toujours adaptée aux réalités du climat. On admet, pour les Andes orientales, que la forêt d'altitude se situe entre 1800 et 2000 m. Le village d'Ollachea, avec ses 2725 m, n'en fait donc plus partie, c'est déjà la *sierra*. Pourtant, à onze kilomètres en direction nord, on trouve des orangers chargés de fruits ! ce qui s'explique par l'orientation de la vallée qui rejoint la plaine amazonique presque en ligne droite.

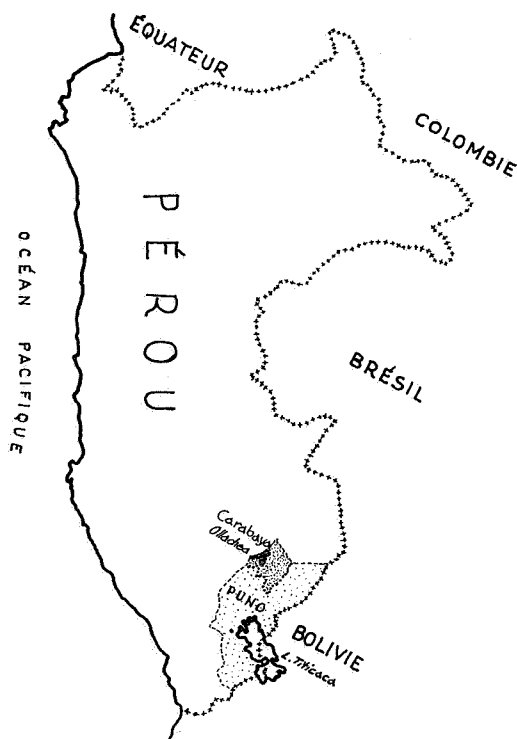
continuelles précipitations, une excessive humidité, et, bien que le thermomètre marque une moyenne de température de 15 degrés, le froid se fait sentir en raison de l'absence de soleil. C'est la saison des récoltes. Ensuite de mai à octobre, la température baisse, les pluies s'arrêtent, les journées sont ensoleillées. C'est la saison des travaux préparatoires de la terre, des semailles, des expéditions aux sables aurifères de la *selva* car les rivières sont à l'étiage et les pistes praticables. On taille la végétation, on brûle avant de semer.

Dans les hautes vallées d'Azaroma, les pluies sont abondantes de novembre à mars et il n'est pas rare, dans la Cordillère Umançaya, de subir à cette époque des tempêtes de neige ou de grésil. D'avril à octobre, c'est la saison des chaudes journées mais des gelées nocturnes. Si les centres peuplés d'Azaroma sont tous situés entre 3500 et 4000 mètres, certaines des zones de cultures se trouvent au-dessous de 3000 m, les champs de maïs par exemple.

Le voyageur qui vient de Macusani découvre Ollachea, aux toits de paille jaunie, serrée autour de l'église indio-coloniale. De hauts eucalyptus égaient le paysage. Le village, environ 250 maisons, couvre approximativement 15.000 m², coupés par trois rues longitudinales d'est à ouest et quatre rues transversales du sud au nord. Ici, pour voir le ciel, il faut lever la tête, sauf si l'on regarde au nord en suivant le cours de la vallée. Allongées sur une pente qui descend de l'ouest, les demeures sont groupées dans les deux tiers inférieurs du village, qui comporte une différence d'altitude de 150 mètres entre le haut et le bas. Les maisons sont en adobes (briques de boue mélangée à de la paille hachée, séchées au soleil) et couvertes de chaume; quelques-unes ont une toiture en feuilles de zinc. Devant les habitations, et autour, des fleurs, beaucoup de fleurs... et puis aussi les rectangles verts ou jaunes, selon la saison, des champs de maïs. Ici et là, des marchandes de pain sont assises auprès de leur carton recouvert d'un linge blanc.

La place a été entièrement transformée en 1965. Auparavant, ce n'était qu'un terrain vague avec, dans un angle, un clocher vraisemblablement aussi âgé que la vénérable église, mais qui a été abattu pour permettre la construction d'allées en ciment et de mornes trottoirs qui entourent quelques fleurs faisant leur possible pour survivre malgré le manque de soins. Dans chaque angle se dresse un réverbère à double foyer, dont la ligne moderne jure avec l'église au toit de chaume. Cette église semble dater de 1758, d'après un écusson de la couronne d'Espagne incorporé au retable de l'un des autels. Autour de la place s'alignent la cure, la poste, les locaux administratifs, la prison et deux petits magasins. L'école des filles, la nouvelle école des garçons, le dispensaire, sont répartis dans la localité.

Dans les environs, nous trouvons une mine de cuivre où travaillent une quarantaine d'ouvriers, une mine d'or dont l'exploitation est abandonnée, et une mine d'argent découverte en 1709 et où les Espagnols recueillaient 30 cm³ d'argent à la tonne. Quelques demeures, serrées autour d'une scierie, forment une petite concentration humaine au lieu-dit Chinquini. Citons encore les hameaux nommés Asiento, Chia, Quicho (la zone la plus importante d'Azaroma : 700 habitants), Palcca, Ivipata (abandonné et complètement désert), et enfin Pumachanca, le plus reculé des villages d'Azaroma, à 3775 mètres (fig. 1). Sauf Palcca et ses ruelles, les villages d'Azaroma n'ont ni rue, ni place. Les habitations sont construites dans les pâturages et il n'y a pas de résidence spéciale pour les autorités.



Faune.

La faune du district d'Ollachea est pauvre en espèces car les conditions de vie ne sont pas aussi exubérantes que dans les régions chaudes. Dans les hautes vallées d'Azaroma, on rencontre le condor (*Sarcoromphus griffus*), la vigogne (bien que je n'aie pas eu l'occasion d'en voir en liberté), le cerf (*Cervus anticiensis-d'Orb.*), l'ours, le puma (*Felix concolor*). Citons encore le chevreuil, la vizcacha (*Lagidium peruvianum*), le cochon d'Inde (*Cavia cobaya*), le rat sauvage (*Hesperomys destrutor*), le renard (*Pseudalopex* et *Mefitis americana*), le chinchilla (*Eriomys chinchilla*), la belette (*M. Agilis Tsh.*), la chauve-souris (*Phyllotoma Erithromos*), le lapin, l'agouti.

Les exemplaires d'oiseaux sont plus nombreux que les mammifères et nous n'en citerons que quelques-uns : le faucon, l'aigle, l'épervier, le hibou, le pigeon, la colombe, le moineau, le perroquet, la perdrix, le coq sauvage, sans oublier le canard et l'oie sauvage sur les lagunes de la Cordillère.

Terminons avec les lézards, cancrelats, araignées (dont l'énorme tarentule à la piqûre mortelle pour un enfant) et serpents, notant pour ces derniers que les espèces venimeuses (coral, crotale, etc.) ne se rencontrent qu'à l'extrême nord du district. A Ollachea, il existe une variété de reptile noir qui, d'après les habitants, « pique peu » ! Je ne l'ai pas identifié.

Les eaux du rio Ollachea offrent de belles truites.

Flore.

La flore andine a été étudiée par d'illustres savants mais de nombreuses espèces ne sont pas encore classées. Dans les très hautes parties de la Cordillère de Carabaya (Chimboya et Umancaya), la végétation est inexistante, à part quelques plaques de lichen. Vers 3800 m, les pentes sont recouvertes d'une herbe rare mais abondamment fleurie. Dès 3400 m, l'herbe se fait plus haute, plus fournie ; on note déjà des buissons et des arbustes. En direction nord-est, on distingue la dense végétation de la forêt d'altitude. Dans la vallée du rio Palccamayo, la couverture végétale est bien fournie dès le village de Palcca qui, pourtant, est encore à 3635 m. A la jonction du rio Palccamayo avec le rio de Pumachanca, à 3025 m, on remarque déjà des bosquets de bambous. Au-delà commence l'épaisse couverture végétale de la forêt d'altitude ; les habitants de Palcca s'y aventurent sur une douzaine de kilomètres en aval de la jonction citée et en rapportent du copal et de l'encens.

La vallée du rio de Pumachanca est couverte d'arbustes dans sa partie inférieure. Si l'on monte en direction du village, on note que la végétation diminue, puis disparaît complètement à deux kilomètres avant les premières maisons. Au village lui-même, on ne foule qu'une herbe rase et dure.

A Ollachea, la végétation est basse, composée d'arbustes de différentes espèces et d'herbe. Sur les murs de pierre qui longent les rues et séparent les petites propriétés, croissent de vigoureux cactus *sankay* pris d'assaut par des capucines. Quelques eucalyptus dépassent les toits de chaume. Importé d'Australie, l'eucalyptus a trouvé au Pérou un terrain propice et s'y développe aussi bien que dans son pays d'origine. On remarque aussi des géraniums géants qui peuvent atteindre deux mètres de hauteur. Les fleurs égaient les abords de presque chaque maison : roses, géraniums, œillets, pensées, lis. Dans la vallée du rio Chilichaca et sur la rive droite du rio Ollachea, la végétation est plus fournie avec quelques beaux spécimens d'orchidées.

Au nord d'Ollachea, si l'on descend vers la *selva*, les plantes augmentent en quantité et en variété. De nombreuses espèces régionales ont des propriétés curatives et leur emploi est courant chez les habitants.

Voies de communications.

A part les nombreux chemins, qui ne sont souvent que de simples pistes, une seule route carrossable traverse le district. Il s'agit de la route de pénétration qui, depuis 1960, relie la capitale du district à la capitale de la province. Depuis 1928, les habitants d'Ollachea luttent pour obtenir

la réalisation de cette route, nerf économique vital avec l'extérieur. Elle doit recouper la grande voie de communication Puerto Maldonado-Quincemil-Cuzco.

Différents moyens sont utilisés pour franchir les obstacles naturels tels que rivières et ravins. Si le cours d'eau est large, on installe une *oroya*, câble d'acier tendu d'une rive à l'autre. On « circule » sur ce câble de deux manières : avec la *rondana* ou avec la *cuticha*. La *rondana*, presque toujours fixe, comporte une poulie qui roule sur le câble par le poids du passager dans la première moitié de la traversée, puis est halée par quelqu'un situé sur la rive opposée dans la deuxième moitié. La partie inférieure de la poulie se termine par un crochet ; elle peut soutenir une espèce de benne pour le transport des charges ou même des personnes. La *cuticha* est une racine de bois dur en forme de V renversé dont l'intérieur est garni de deux ou trois morceaux de fil de fer. Une double corde est fixée à l'extérieur du V, laissant pendre une boucle de chaque côté. L'homme place le V sur le câble, très soigneusement, de manière que le frottement se fasse sur les morceaux de fil de fer. Il enfila un bâton dans les deux boucles et s'installe à califourchon sur cette précaire balançoire. Celle-ci ne glisse pas d'elle-même, il faut que le passager se tire à la force des bras, après avoir protégé ses mains par une couche de feuilles. Un passage avec la *cuticha* est un exercice épuisant.

Si la largeur du cours d'eau le permet, on construit un pont suspendu. Il s'agit alors de quelques câbles porteurs recouverts de planches et de deux câbles servant de main-courante. Plus fréquente est la passerelle de troncs, recouverts de branches ; ces branches reçoivent à leur tour une couche de terre. De telles passerelles permettent même le passage des animaux de charge. Toutefois, elles sont sujettes aux caprices des crues.

Si la largeur du torrent ou du ravin n'excède pas un ou deux mètres, on improvisera un pont avec de longues dalles d'ardoise ou un tronc.

Transports.

Les transports peuvent se faire à dos d'homme, de lama, de cheval, ou par camion. Un porteur porte une charge qui peut atteindre environ 35 kg ; elle est fixée sur le dos dans un grand tissu carré, ou amarrée avec une corde tressée avec les fibres d'un certain arbre. Le lama peut porter jusqu'à 23 kg et seuls les mâles sont utilisés comme bêtes de somme. Les charges sont contenues dans des sacs en laine de lama fixés sur l'animal par une corde de même matière. On ne bâte jamais un lama. Le cheval accepte une charge jusqu'à 46 kg ; elle est placée dans un sac posé lui-même sur le dos de la monture, protégé par une couverture ou de vieilles peaux de mouton. Le sac est fixé au moyen d'une corde.

L'unique moyen de voyager à l'extérieur est le camion, ou une voiture occasionnelle. Le courrier arrive à bord d'un camion privé qui vient à Ollachea plus ou moins régulièrement tous les dimanches et en repart le même jour.

L'homme.

Au point de vue ethnique, l'un des aspects les plus saillants de la population péruvienne actuelle est la diversité des types raciaux qui se sont intégrés au cours des différentes étapes de l'histoire. En ce qui concerne le district d'Ollachea, nous pouvons dire que toute la population est métissée à un degré plus ou moins accentué, ceci malgré le recensement de 1940 qui signale un certain pourcentage d'Indiens et un autre pourcentage de métis. Pour l'habitant d'Ollachea de type métis mais qui se considère blanc, le terme *cholo*, qui désigne le produit du croisement entre le Blanc et l'Indien, est teinté d'un certain mépris et désigne l'habitant des villages d'Azaroma. Pour ce dernier, le terme *cholo* est réservé aux indigènes jouissant d'une situation économique inférieure à la sienne. Si nous conservons les définitions locales, nous aurons à Ollachea, capitale du district, les métis (autorités, petits commerçants, corps enseignant, agriculteurs aisés), et les *cholos* (reste de la population). Dans les villages d'Azaroma, à côté des quelques rares métis aisés, nous remarquons que les *cholos* sont divisés en deux catégories : le *cholo* ou Indien, et le *cholo* évolué.

Le *cholo* d'Ollachea et le *cholo* évolué d'Azaroma abandonnent peu à peu les vêtements indiens et s'efforcent d'imiter les métis. Ils parlent espagnol, ou quelques mots, portent un chapeau de



1. Aspect de Quicho.



2. A Ollachea, maison avec cuisine extérieure.

feutre à la place du bonnet de laine, souvent des pantalons de confection. Si, pour les travaux agricoles, ils vont pieds nus, on les verra le dimanche ou les jours de fête avec des chaussures cloutées. Le *cholo* s'y connaît en bétail, sait dompter un cheval. Il méprise le genre de vie de ceux qu'il nomme lui-même les Indiens, ce qui ne l'empêche pas d'être un conquérant insatiable de jeunes Indiennes avec lesquelles il emploie presque toujours la violence pour arriver à ses fins. Entre les métis, le *cholo* est traité avec mépris et méfiance, attitude à laquelle la crainte de le voir gravir l'échelon qui les sépare, n'est pas étrangère.

Si *cholo* est synonyme de personne méprisable, inférieure, il n'en n'est pas de même avec son féminin, la *chola* ou *cholita*. La *cholita* classique est intelligente, gracieuse, d'une ténacité admirable dans la lutte quotidienne. Dans ce sens, elle est supérieure à l'homme, plus audacieuse, pourvue de meilleures aptitudes pour le travail. Elle s'habille en général mieux que l'homme et parle espagnol plus correctement. C'est l'élégante du pays, aimable, souriante quoique un peu sauvage car elle se trouble devant un inconnu. C'est la véritable fille des Andes. Par sa tendance naturelle à améliorer sa situation, elle est à la clé du développement social de la région. Très souvent, elle est la compagne ou l'épouse d'un métis.

Le *cholo* des villages d'Azaroma, ou Indien selon la désignation locale, a conservé son caractère autochtone et son originalité. Son attitude se caractérise par un manque de confiance en sa propre valeur, un manque d'audace dans la lutte quotidienne, une certaine tristesse, du mutisme, du conformisme. Il est peu communicatif. Seul, l'Indien est calme. En groupe, entraîné, il perd souvent son équilibre, peut boire sans retenue et devenir un instrument dans la main de ceux qui le manœuvrent.

Quant au métis, à Ollachea comme à Azaroma, il est fier de sa condition d'homme supérieur et le fait clairement sentir au *cholo* et à l'Indien. Sans méchanceté, il utilise volontiers ce dernier comme domestique, rôle que l'Indien accepte avec résignation.

En raison de ces différents métissages, il est difficile d'établir les caractéristiques anthropologiques des habitants du district d'Ollachea. Nous ne donnerons que quelques observations superficielles concernant la majorité des *cholos* et des Indiens. Leur peau est bistre clair, leurs cheveux noirs et lisses, leurs yeux foncés. De petite taille – mais le métissage l'augmente –, ils sont en majorité brachycéphales et leur système pileux est très peu développé. La tache mongolique existe chez presque tous les enfants et disparaît à l'âge d'un ou deux ans. L'indigène jouit d'une intensité visuelle qui semble être au-dessus de la moyenne.

La maison.

La construction de la maison est une expression directe du climat, car l'homme utilise les matériaux qu'il trouve à sa portée. Nous établirons donc une différence entre la maison d'Ollachea, village au climat tempéré, et l'habitation d'Azaroma, région au climat froid.

A Ollachea, les fondations et le premier tiers des parois sont généralement faits avec des pierres cimentées à l'argile, meilleure protection contre l'action des pluies obliques. Le reste est en adobes (fig. 2). Les parois peuvent être revêtues, extérieur et intérieur, d'un crépi en argile. Quelques constructions sont en claies de bambou, recouvertes des deux côtés par une mince couche d'argile. Les dépendances de quelques demeures privilégiées sont en bois. Le sol peut être de terre battue ou recouvert de planchettes obtenues en démontant des caisses. La toiture, parfaitement étanche, est une couche de paille nommée *ichu* qui repose sur une armature de jeunes troncs. Elle dure deux ans ; on pose ensuite une nouvelle couche sur l'ancienne. Après quatre ans, on retire le tout et on recommence. La fenêtre – bien des maisons n'en ont pas – est une simple ouverture de 20 sur 30 cm pratiquée dans l'une des parois, généralement dans celle qui donne la forme au toit et nommée *mojinete*. La porte est fabriquée avec un bois de la vallée connu sous le nom d'*aliso*, ou en laurier. La construction est entreprise sans aucune technique. Le tout est construit en un seul jour, en raison de la simplicité de la structure et de l'aide apportée par tous les parents et amis (fig. 3). En un labeur coopératif, pour lequel ils ne reçoivent que la nourriture, la boissons et l'inévitable coca, ils mettent un point d'honneur à terminer avant le crépuscule, heure du bal traditionnel et de l'inauguration si le propriétaire jouit d'une situation qui lui permet de faire face à ces dépenses.

Les 95% de la population sont propriétaires de leur maison. Elle n'a généralement qu'une seule pièce, la cuisine étant une petite construction adossée à l'habitation ou contre un mur de la cour. L'installation intérieure est sommaire : bat-flanc de planches ou de branches recouvert de peaux de mouton ou de vieux chiffons, mais parfois de très belles couvertures. D'autres se couchent directement sur le sol après y avoir étendu des peaux, des vieux habits, des couvertures. Sauf quelques exceptions, la famille vit et dort dans la même pièce ; le bat-flanc se prolonge souvent le long de toute une paroi, permettant ainsi de dormir pieds contre pieds ou tête contre tête. A l'intérieur d'une maison considérée bien aménagée, on peut trouver la couche, une table, un ou plusieurs bancs et éventuellement une étagère. Le maïs est accroché aux perches ; les patates entassées dans un coin sous une couche de paille ou dans des corbeilles tressées, l'aération se fait par la ou les portes, toujours ouvertes pendant la journée, par l'éventuelle fenêtre ou par l'espace libre compris entre le sommet des murs et la toiture de paille. Le chauffage n'existe pas ; la température extérieure ne dépasse jamais 20 degrés mais ne descend pas au-dessous de zéro. L'éclairage le plus courant est la lampe à huile en céramique avec mèche de coton ou de chiffon tordu. On utilise aussi la lampe à pétrole. Les bougies sont réservées aux fêtes, aux veilles mortuaires et à l'église.

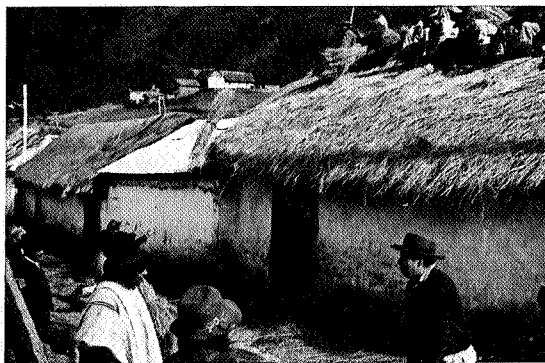
En 1964, avec l'arrivée d'un moteur, des réverbères ont été posés dans les rues et des lignes secondaires peuvent être installées, l'achat du matériel étant à la charge de l'intéressé. Une quinzaine de maisons jouissent ainsi de la lumière électrique lorsqu'il y a du combustible pour le moteur et lorsqu'il n'est pas en panne!

Presque chaque demeure a sa cour où se promènent porcs, canards, poules et chiens. La cuisine est le domaine des cochons d'Inde qui n'en sortent pratiquement jamais.

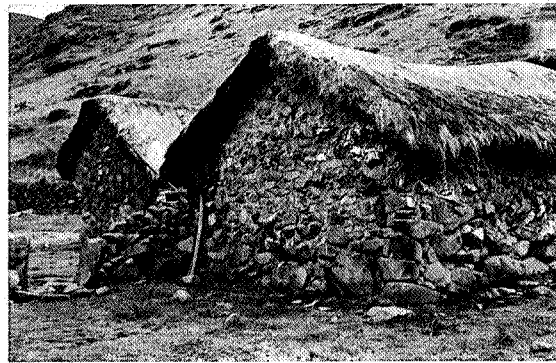
A Asiento, l'habitation est du même type qu'à Ollachea, sauf que les parois sont construites entièrement en ardoise. A Chinquini, toutes les maisons sont en planches.

A Azaroma, la demeure est généralement construite en utilisant les accidents du terrain. On profite d'un rocher pour y adosser l'habitation, on recherche un creux pour être abrité du vent. Les parois sont élevées avec de grosses pierres colmatées avec de l'argile (fig. 4). Le sol est de terre battue, presque toujours recouvert d'une couche de paille. L'armature du toit est en branches et en bambou, la barre faîtière est constituée par un jeune tronc, le tout solidement amarré avec des lanières de cuir ou des cordelettes d'herbe tressée. La couverture est en paille. Quelques rares maisons possèdent un plancher, et sont recouvertes extérieurement et intérieurement par un crépisage en terre argileuse. Sauf pour l'école et deux ou trois maisons dans chaque village, il n'y a pas de fenêtres. L'unique porte est basse, fermée par un seul battant de bois. La cuisine, par contre, si elle est séparée de l'habitation, est éclairée et aérée par une ou deux ouvertures minuscules.

A l'intérieur, les meubles sont inexistants. L'entrée est située sur un des grands côtés et, à gauche et à droite de la porte, à l'extérieur, un banc de pierre court contre le mur. Un autre banc du même



3. Construction du toit avec l'aide des parents et amis.



4. Type d'habitation dans les villages d'Azaroma.

genre longe toutes les parois intérieures. Le long des petits côtés, ce banc s'élargit en bat-flanc sur toute la longueur de la paroi. Recouvert de peaux de lama, c'est la couche de toute la famille. Une ou deux niches sont pratiquées dans les murs. L'aération se fait par la porte ; il n'y a pas, comme à Ollachea, un espace entre la paille du toit et le sommet des murs. Lorsque la cuisine est dans l'habitation, toute la famille tousse et pleure sous l'effet de l'âcre fumée dégagée par le feu d'excréments. On s'éclaire avec la lampe à huile, mais souvent la lueur du fourneau suffit. Les animaux domestiques vivent à la cuisine si celle-ci est séparée ; sinon toute la faune domestique vit nuit et jour avec la famille.

On remarque presque partout, près de la demeure, un enclos entouré de pierres. C'est là que la femme tisse, protégée du vent. Un enclos plus grand abrite le bétail pendant la nuit.

L'habillement.

Parlant du costume, il faut immédiatement faire une différence entre les métis d'Ollachea qui s'habillent à l'européenne, les *cholos* qui, tout en conservant quelques pièces indigènes, cherchent à adopter la tenue du métis, et les Indiens d'Azaroma qui utilisent encore l'habillement ancestral.

Le *cholo* d'Ollachea porte un chapeau de feutre ou en laine de mouton confectionné à Asillo ou à Pucara. Par temps froid, sous ce chapeau, il se coiffe du *chullo* en laine tricotée. Sa chemise et ses pantalons peuvent être en *bayeta* (étoffe de laine de mouton tissée exclusivement par les hommes) ou en coton ; dans ce dernier cas, ils sont achetés dans le commerce. Les sous-vêtements, nommés *u'ku p'acha*, sont presque toujours des hardes que l'on n'ose plus porter à l'extérieur. Sur la chemise, il revêt un paletot léger ou un blouson, l'un comme l'autre de *bayeta* ou de coton. Le *cholo* conserve généralement l'usage d'une large ceinture de laine (*chumpi*), même s'il utilise une ceinture de cuir. Le poncho, compagnon indispensable des voyages et protection contre les intempéries, est un produit de l'artisanat local. Pour le travail, il va pieds nus ; seuls quelques-uns emploient les *ojotas*, sandales rustiques taillées dans de vieux pneus. Le dimanche ou les jours de fête, ils exhibent leur unique paire de véritables chaussures, sorties des ateliers d'Ayaviri, Juliaca ou Arequipa. L'ensemble des habits « de dessus » portent le nom de *jawa p'acha*. La coca du *cholo* est conservée dans l'*incuna*, bien que ce petit carré de laine tissée noué aux quatre coins soit ordinairement réservé aux femmes.

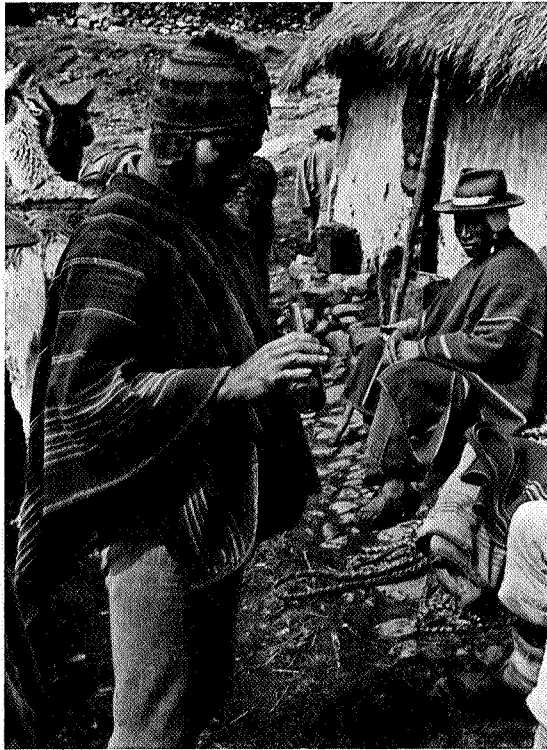
Dans les villages d'Azaroma, isolés et de climat froid, l'Indien a conservé le costume de ses ancêtres (fig. 5). Il est coiffé du *chullo* en laine, presque toujours orné par deux flots de rubans fixés à la partie qui recouvre les oreilles. Bien que les femmes sachent tricoter (les hommes aussi d'ailleurs), le *chullo* provient actuellement du marché de Macusani, tout comme les rubans. Sur le *chullo*, l'homme porte encore un chapeau de laine écrue en forme de cloche et entouré d'un ou de plusieurs rubans noirs ; il aime égayer son couvre-chef en y piquant des immortelles jaunes. Sa chemise est en laine de mouton de couleur naturelle (*bayeta*), comme aussi la veste, très

courte. Suivant la saison, il est vêtu d'un ou de deux pantalons de même tissu. Ce pantalon, maintenu à la taille par la large ceinture tissée (*chumpi*), s'arrête aux mollets et est souvent fendu sur ces derniers. Comme le tissage de la *bayeta*, la coupe et la couture de la chemise, de la veste et des pantalons sont des travaux masculins. Le *chumpi*, tissé par les femmes avec de la laine de mouton et d'alpaca, est orné de riches dessins aux couleurs vives et peut mesurer de 4 à 9 cm de largeur et jusqu'à 140 cm de longueur, sans compter les deux attaches d'environ 50 cm sur un doigt de largeur. Son utilité n'est pas seulement de maintenir les pantalons mais aussi de garder les reins au chaud. Une *qquepina*, portée en triangle et attachée sur le ventre, laisse voir sa pointe qui dépasse sous la veste. Les ponchos, très courts, généralement gris ou rouges, se superposent suivant la saison. Ils sont tissés par les femmes avec la laine de mouton, d'alpaca, ou un mélange des deux. L'homme transporte sa coca dans la *chuspa*, petite bourse carrée tissée par les femmes avec la laine de l'alpaca, ou parfois dans le *pucuchu*, bourse en peau d'alpaca ou de mouton portée sur l'épaule. Ce dernier est confectionné par les hommes. Quelques Indiens se chaussent d'*ojotas*, d'autres vont pieds nus, mais la plupart utilisent les *pollcos*, mocassins taillés par eux dans l'épaisse et résistante peau du lama. Presque tous les Indiens emploient une écharpe tissée qui, passée en bandoulière, fixe le poncho contre le corps et permet une plus grande liberté de mouvements.

Dans une maison, ou pour s'adresser à une autorité, à un patron, à un étranger, les Indiens retirent leur chapeau mais gardent toujours le *chullo*.

Chez la femme, nous établirons aussi une différence entre la compagne du métis de la capitale du district, celle du *cholo* et l'Indienne d'Azaroma. La première a tendance à s'habiller à l'euro-péenne tout en gardant certaines pièces du costume indigène, en particulier le *reboso*, parfois le *phullo* et surtout la *qquepina* utilisée pour transporter les enfants en bas âge.

La *chola* est l'élégante du pays. Elle est vêtue d'une chemise en *bayeta*, ou de deux suivant la saison ; cette chemise est semblable, bien que d'un tissage plus fin et col en moins, à celle portée par l'homme qui en est du reste l'artisan. Elle est cachée par la blouse qui a remplacé peu à peu la *chamarra*, toujours en usage à Azaroma. Cette blouse, de coton ou de soie aux vives couleurs, est faite parfois sur place mais plus souvent achetée lors de la fête patronale. Elle présente une échancrure sur le côté droit du buste pour permettre à la mère d'allaiter sans se déshabiller ; les manches sont amples et serrées aux poignets. Elle est souvent ornée de dentelles. L'usage des lingerie intimes est inconnu ; la première pièce qui couvre la partie inférieure du corps porte le nom de *pistuna*, c'est une sorte de jupon en *bayeta* claire, sans coutures, qui a la forme d'une cape de toreador. La *chola* s'en enroule au moins deux autour d'elle, mais souvent cinq ou six, très serrés à la taille où ils sont maintenus par un *chumpi* identique à celui de l'homme, quoique d'un tissage plus délicat. Sur la dernière *pistuna* vient la *pollera* ou jupe extérieure, en *bayeta* si elle sort de l'artisanat local, en feutrine ou en velours bon marché si elle est achetée dans le commerce. Une seule *pollera* demande environ dix mètres d'étoffe pour sa confection. Les jeunes célibataires la préfèrent rouge vermillon ; les femmes plus âgées bleu indigo ; mais on en voit des vertes, jaunes, oranges et même mauves. La *pollera* de *bayeta*, tissée par l'homme mais coupée et cousue par la femme, est teinte à la maison avec des couleurs en poudre. La *chola* en porte au moins deux, mais jusqu'à trois ou quatre les jours de fête. Il est curieux de noter que la plus neuve se porte toujours dessous les autres. La *pollera* est fixée à la ceinture par deux courtes attaches, les *huatos*, tissées par les femmes, cousues sur chaque bord d'une ouverture pratiquée sur le côté gauche. Le *phullo* est une courte cape rectangulaire qui protège les épaules. Tissé par la femme, il est porté dans sa teinte naturelle ou dans des tons sobres, ou encore noir si sa propriétaire est veuve. Il peut être orné par une bordure en coton ou en velours, large d'une dizaine de centimètres ; cette bande présente des motifs divers, oiseaux, fleurs ou feuilles, tracés à la machine à coudre par les couturières métisses de l'endroit, fort habiles dans cette tâche. Parfois, à la place des motifs décoratifs, la propriétaire du *phullo* y fait inscrire son nom par le même procédé. La *lijlla*, utilisée parfois à la place du *phullo*, est de forme carrée ; tissée par les femmes sur le métier familial, elle offre la particularité de toujours avoir un fond noir ou brun foncé, couleur naturelle de la laine utilisée (mouton, alpaca ou mélange des deux). La *lijlla* est somptueusement ornée par de riches dessins tissés en plusieurs couleurs. A Ollachea, son usage tend à disparaître et presque tous les exemplaires proviennent d'Azaroma. Lorsqu'elle est plus grande, elle porte le nom de



6. Indigènes d'Azaroma devant leur cabane à 4200 mètres.

5. Indien de Quicho avec *chullo*, poncho, pantalon de *bayeta*.

qquepina et son emploi est réservé au transport dorsal, en particulier du nouveau-né. Le *reboso* est une troisième sorte de cape plus grande que les précédentes et confectionnée par les ateliers du Cuzco et d'Arequipa. Par temps froid, cette mante de laine épaisse se porte sur le *phullo* ou la *lijlla*. Le fond uni montre des dessins noirs qui représentent des fleurs stylisées. Le *reboso* est bordé d'une frange de même couleur que le fond.

La fixation, sur la poitrine, du *phullo*, de la *lijlla* ou du *reboso* est assurée par une grosse épingle de sûreté nommée *tupho* ou *ttipana*.

Comme coiffure, seules quelques vieilles femmes apprécient encore la typique *montera*, abandonnée par les jeunes au profit du chapeau melon. La *montera*, son nom l'indique, a la forme d'une coiffure de toreador. La carcasse est en paille, fourrée de *bayeta* noire. De chaque côté, deux ailes rigides et recouvertes de même tissu que le dessus laissent pendre deux bandes d'étoffe colorée. Elle est maintenue par une attache noire ou de couleur qui passe derrière la nuque. Anciennement confectionnée sur place, elle s'achète maintenant sur le marché, en provenance des ateliers d'Asillo. Notons que si l'usage du chapeau masculin en feutre est fréquent chez les métisses, il est pratiquement inexistant chez les *cholas*.

La *chola* transporte sa ration de coca dans l'*incuna* dont nous avons déjà parlé.

Nous retrouvons, en parlant de l'Indienne d'Azaroma, quelques pièces déjà citées : les chemises de *bayeta* par exemple. Mais sur ces chemises, elle passe la *chamarra*. C'est une tunique en *bayeta* teinte en rouge ou en noir, ornée de plusieurs dizaines de petits boutons blancs formant des dessins sur le plastron et les manches. Malgré l'altitude, la *chamarra* est généreusement ouverte sur la poitrine. Par-dessus les nombreuses *pistunas*, l'Indienne revêt une longue *pollera* de *bayeta* qui descend jusqu'aux pieds (fig. 6). Elle est rouge chez les célibataires, bleu indigo chez les femmes mariées. Le *phullo* n'est utilisé que par les jeunes filles. La *lijlla*, chef-d'œuvre des tisserandes locales, est réservée pour les grands jours. Le *reboso* est rare car son achat représente une forte dépense. Comme cape, la femme d'Azaroma emploie facilement une ou deux *qquepinas* fixées par le *tupho*. Sa coiffure est la *montera* qui, toutefois, diffère de celle d'Ollachea. Les bandes

d'étoffe latérales ne mesurent que deux ou trois centimètres ; par contre, à la place de l'attache qui passe derrière la nuque, on peut admirer cinq ou six bandelettes artistiquement tissées et nommées *huatos de montera*. Elles sont nécessaires car la *montera* d'Azaroma se porte très en avant sur les yeux. Le chapeau melon se rencontre très peu ; par contre, quelques Indiennes se coiffent du même chapeau cloche que l'homme, mais en relevant l'aile sur l'arrière de la tête. *Monteras* et chapeaux sont fleuris avec des immortelles roses ou jaunes. L'Indienne conserve sa coca dans l'*incuna*.

Cholas d'Ollachea et Indiennes d'Azaroma marchent toujours pieds nus.

Quant aux enfants, jusqu'à l'âge de trois ans, garçons et filles sont vêtus de jupes en *bayeta* enroulées autour de la taille, fixées par un petit *chumpi*, et d'une chemise en même tissu taillée dans les vieux habits des parents. Avec l'âge, le garçon commence à s'habiller comme son père. Seul son petit poncho est tissé spécialement et avec beaucoup de soin par la mère de famille, en déférence au futur rôle que le garçon tiendra dans la communauté. Ce n'est qu'après la puberté que les filles pourront exhiber la *pollera*, la *montera*, la blouse ou la *chamarra*. Les enfants vont toujours pieds nus.

La cuisine et l'alimentation.

La plupart des habitants d'Ollachea préparent leurs repas dans une petite construction attenante à la maison, située généralement dans le patio. Elle est édifée avec les mêmes matériaux que la maison d'habitation, les parois sont en adobes ou en pierre, le sol de terre battue, le toit en paille et le fourneau en argile. L'évacuation de la fumée se fait par une ouverture pratiquée dans le toit et protégée par une toiture minuscule. Les murs proches de l'âtre, tout comme le toit, sont recouverts d'une couche de suie brillante qui reflète étrangement les flammes.

Sur le sol, contre une des parois, se trouve le fourneau dont la construction est réservée à la femme. Le long des autres parois s'étire un banc de pierre, généralement d'ardoise. Il abrite des nichées de cochons d'Inde. Le fourneau, deux ou trois trous, est identique dans toutes les demeures. Ses dimensions sont de 100 cm pour la largeur, 50 cm pour la profondeur et 40 cm pour la hauteur au-dessus du sol. Cette faible hauteur impose la position assise ou accroupie sur la terre battue.

Le combustible change d'une région à l'autre et va du bois sec, de certaines écorces, des déchets des scieries, des restes de cactus carbonisés lors des brûlis, aux racines, aux excréments de lama ou de mouton ou à la paille.

Les ustensiles sont en argile, en métal ou en bois. Les pièces en argile sont des produits de l'artisanat d'Asillo ou de Pucara. L'emploi de la table, à Ollachea, n'est généralisé que chez les petits commerçants, autorités, maîtres d'école ; à Azaroma, son existence est rare. L'usage du couteau et de la cuiller tend à se répandre chez les métis, mais de préférence lorsqu'il y a des invités. Ceux qui mâchent de la coca ont l'habitude avant le repas, de se rincer la bouche.

A Ollachea, l'alimentation est surtout végétarienne. Les aliments les plus courants sont les patates et le maïs ; pour les privilégiés, quelques choux et laitues, auxquels il faut ajouter les légumes et les fruits de la forêt d'altitude, tels que : courges, patates douces, manioc, bananes, oranges, ananas et pêches. Quelques habitants ont un ou deux porcs, quatre ou cinq poules. On note, à Ollachea, une carence de viande fraîche car la région ne se prête pas à l'élevage. La viande séchée est d'usage plus courant et s'achète à Macusani, capitale de la province, grand centre d'élevage. Il est regrettable que les habitants d'Ollachea n'aient pas à leur disposition de bonnes armes à feu car la région est giboyeuse. Quant aux truites du rio Ollachea, elles sont vendues car les habitants s'en méfient.

Il existe quatre fours à pain qui peuvent être loués pour une journée. Le prix comprend la location du four et le travail du boulanger car les propriétaires exigent que ce soit toujours la même personne qui s'en occupe. Le boulanger prépare le pain avec les fournitures apportées par le client, chauffe le four avec le bois fourni et surveille la cuisson.

A Azaroma, la terre ne produit que des tubercules : patates, *oca* et *izano*. La *oca* est un tubercule allongé de couleur jaune ou violette. L'*izano* lui ressemble : sa couleur rappelle celle des carottes et il a une haute teneur en iode ; comme il ne se prête pas à la conservation, on en cultive peu.

Le maïs provient d'ailleurs. La viande ne semble pas manquer, bien que les possesseurs de bétail répugnent à le tuer pour leur alimentation. La viande de lama est ordinaire, assez dure ; celle d'alpaca un peu meilleure. La viande peut être salée et séchée au soleil.

La coca se cultive entre 500 et 1700 m d'altitude et ne se rencontre donc pas sur le territoire du district ; elle vient de l'extérieur. Les métis l'emploient modérément ; certains d'entre eux ne la mâchent jamais au village, mais seulement à l'occasion de longues marches ou de travaux pénibles, ou encore au cours de fêtes ou de réunions. En revanche, son usage est courant chez les *cholos* d'Ollachea et chez les habitants d'Azaroma, hommes et femmes. Comme la coca stimule l'énergie, dissipe la faim et la sensation de fatigue, les Indiens se refusent à tout effort physique dès qu'ils en sont privés. Les feuilles de coca se mâchent avec la *llukta* ou *llipta*, pierre grise ou noire, sans odeur et de saveur alcaline. Sur l'Altiplano, les indigènes fabriquent la *llukta* avec les tiges de la *qquina* ; elles sont séchées, brûlées et réduites en cendres. En y ajoutant un peu d'eau, on obtient une pâte qui est formée en petits pains aplatis, que l'on fait sécher. C'est la *llukta* grise. Dans le district d'Ollachea, la *quinua* n'existe pas ; les habitants peuvent acheter la *llukta* grise chez les commerçants ou fabriquer la *llukta* noire selon le même procédé mais en partant des branches d'un arbuste régional. Le problème de la coca ne se résoudra pas avec des discours, des rapports et des interdictions. La coca est liée très étroitement aux coutumes ancestrales d'une part, et à l'angoissant et actuel problème de la faim d'autre part. Sans la coca, jamais un Indien de Quicho par exemple ne pourrait venir à pied jusqu'à Ollachea (45 km) et s'en retourner le lendemain, en franchissant ainsi à deux reprises un col à 4695 m d'altitude.

A titre d'expérience, j'ai moi-même et à plusieurs reprises mâché de la coca durant des jours. Son goût est amer, mais supportable. Les premières fois, j'ai constaté une forte enflure de la langue et des lèvres, suivie localement d'un engourdissement prolongé. J'ai constaté que la coca annulait le *soroche* ou mal des hauteurs, effaçait ma fatigue et me permettait de fournir de gros efforts en m'alimentant relativement peu. Avec l'habitude, l'enflure et l'engourdissement disparurent et mon entraînement à la coca m'a été précieux au cours des longs mois passés avec les indigènes.

La consommation d'argile comestible ou *chacko* n'est pas courante et ne concerne que quelques familles du district. Cette argile de couleur jaune, qui a l'apparence de la craie et qui se dissout dans l'eau, peut être diluée dans les soupes ou dans l'eau de cuisson des patates.

Quant à l'alcool, qui peut se boire pur mais qui est généralement coupé d'eau tiède, il titre 40 degrés, teneur inférieure à celle de l'aguardiente ; mais la quantité absorbée semble compenser largement la qualité. Si le père habitue très tôt son fils à en boire, ce dernier ne s'enivre toutefois pas avant 18 à 19 ans. Par la suite, il en prend vite l'habitude et les femmes ne restent pas en arrière.

La santé

Avant l'ouverture à Ollachea, en janvier 1965, d'un dispensaire créé par l'Association suisse d'entraide au Pérou, l'assistance médicale était nulle, aussi bien pour les habitants de la capitale du district que pour ceux des villages d'Azaroma. Le poste médical le plus proche était à 54 km, tandis que l'hôpital d'Ayaviri est à plus de 200 km. Depuis 1962, un infirmier formé à l'armée faisait parfois une courte apparition d'un ou deux jours.

Comment se soignait-on ? Avec des herbes, des plantes dont tous connaissent les vertus curatives. Une ou deux personnes savaient appliquer des injections, qui ne profitaient du reste qu'à ceux qui pouvaient payer l'ampoule de pénicilline ou autre antibiotique que l'on découvrait sur les rayons poussiéreux d'une boutique. La mortalité était élevée, surtout chez les nouveau-nés. D'autre part, certains traitements locaux, à base d'urine par exemple, appelaient pour le moins certaines réserves.

En 1964, sur ma demande, l'Unidad de Salud d'Ayaviri envoie à Ollachea, pour deux jours, un dentiste et un médecin. A son départ, le dentiste avait été obligé d'arracher 67 dents pour 38 enfants âgés de 5 à 16 ans.

L'annonce de l'ouverture d'un dispensaire pratiquement gratuit a très vite fait le tour du pays et il a été rapidement très fréquenté.

L'eau et l'hygiène.

A Ollachea, bien que des travaux aient amélioré l'arrivée de l'eau, elle n'en reste pas moins hautement polluée et tous les habitants souffrent de parasites intestinaux. Certaines maisons bénéficient de l'eau courante ; avec le système actuel, aucune demeure n'est à plus de cent mètres d'un point d'eau, naturel ou aménagé.

Les eaux thermales sont situées à quinze minutes de la localité et le débit des sources est régulier pendant toute l'année. En 1939, des bains ont été construits, puis une canalisation qui alimente deux bassins destinés à la lessive et les piscines situées à l'intérieur d'une enceinte de briques à ciel ouvert. Ce bâtiment est en état d'abandon complet ; on peut y prendre un bain pour une somme modique mais il faut s'annoncer à l'avance car il est nécessaire d'attendre deux jours pour que les eaux refroidissent. Elles sont, paraît-il, excellentes pour les rhumatisants.

A Azaroma, les indigènes n'ont que l'eau des rivières à leur disposition.

Quant à l'hygiène, disons qu'à Ollachea, la majorité de la population se contente d'une simple ablution du visage et éventuellement des cheveux, sans savon. Avant les repas, les indigènes se rincent la bouche mais ne se lavent pratiquement jamais les mains. Les femmes lavent leurs cheveux une fois par semaine avec de l'urine, de préférence vieille de plusieurs jours, l'ammoniaque étant un excellent décapant.

Lorsque la femme a ses règles, elles s'essuie avec un vieux chiffon. Si le flux menstruel la surprend dans la rue, elle s'accroupit et comprime le vagin avec son talon. Certaines métisses utilisent un tampon de coton.

La toilette dentaire est inconnue ; par contre, l'indigène mastique des feuilles d'*arrayan* et des racines de *coata* (arbustes locaux). Grâce à cette vieille coutume, les vieux possèdent une excellente dentition, chose à laquelle ne peuvent prétendre les jeunes qui ont abandonné cette pratique.

Les villageois se baignent peu. Une quinzaine, sur les 700 que compte le village, se rendent plus ou moins régulièrement à la piscine. On ne lave les vêtements, couvertures, etc. que lorsqu'ils sont vraiment trop sales.

L'hygiène de la demeure est réduite à sa plus simple expression, on la balaie de temps en temps avec des rameaux de menthe sylvestre. L'aération, la mise en ordre des couches et couvertures sont inconnues. Quant aux installations sanitaires, il n'en existait qu'une en 1964. Avec l'ouverture du dispensaire, une deuxième a été installée en 1965. Tous les habitants en sont réduits à utiliser les haies, les murs ou plus simplement le milieu des ruelles.

A Azaroma, les indigènes n'ont pas la moindre notion d'hygiène. Leur seul contact avec l'eau se produit quand ils sont obligés de passer une rivière à gué ! Lorsque les vêtements présentent une couche de crasse trop épaisse, ils sont lavés à l'eau, sans savon, ou avec les feuilles et l'écorce du *rocque*, espèce de conifère ; on emploie aussi les sels alcalins extraits des cendres de diverses plantes. L'hygiène de la demeure se limite à changer de temps à autre la couche de paille qui protège le sol.

Le mariage.

Le problème sexuel est une lacune importante dans l'éducation des jeunes de cette région. La fillette porte continuellement sur les épaules une mante vide ou contenant un petit frère, une petite sœur ou encore l'enfant d'une parente ou d'une voisine. Cette mante, qui chez la fillette n'est qu'un moyen de transporter une charge, devient un symbole de maturité sexuelle lorsqu'elle est portée vide par une jeune fille. Quand elle se promène ostensiblement avec une mante en position de charge mais sans rien à l'intérieur, c'est un avis pour les garçons, un appel, une invitation.

Pour les deux sexes, l'expérience sexuelle est précoce, ce qui est dû surtout à la promiscuité qui règne dans les foyers, à l'absence d'une éducation adéquate et aux nombreuses occasions

présentées par la vie courante (fêtes, travaux agricoles). Il s'agit généralement d'une violation consentie, sans suites légales. De l'enfant ainsi conçu au cours d'une fête civile, on dira que c'est un « fils de la fête ». Si c'est à l'occasion d'une fête religieuse, on le nommera « fils du curé »... et si la conception a eu lieu dans les champs, au moment des récoltes par exemple, ce sera un « fils du vent » ! La femme, l'Indienne surtout, a l'habitude d'être la « chose » de l'homme et ne s'indigne pas outre mesure si, sur quelque chemin, un homme la renverse derrière un rocher.

Pour l'habitant d'Ollachea, le mariage est en général le fruit de convenances familiales ou d'une longue période de concubinat.

Les visites de représentants de l'Eglise étant par le passé souvent fort espacées, et les droits exigés pour une cérémonie de mariage trop élevés, le nombre des couples mariés seulement civilement est considérable. Problème financier encore, les dépenses occasionnées par les deux ou trois jours de fête obligatoire (en raison de la coutume) qui font suite à un mariage religieux, aussi est-il rare d'assister à une fête de mariage.

Punuchicuy.

Pour le concubinat, il n'y a pas de cérémonie spéciale, à part la demande qui est décrite plus loin. Lorsqu'il s'agit d'un mariage civil ou religieux chez les *cholos*, c'est l'occasion de la fête nommée *punuchicuy*.

Dès que la cérémonie civile ou religieuse est finie, les mariés se rendent à la maison du parrain, accompagnés par les parents et les invités. Toute la noce boit et danse au son des flûtes et des tambours. Vers 22 heures, parents et invités, tenant une bougie à la main, se forment en cortège pour conduire les époux jusqu'à une maison prêtée, où une chambre a été préparée. C'est la tradition, même si le couple possède déjà sa propre demeure. On danse à nouveau en essayant, au milieu des rires, de se brûler les cheveux ou les habits avec la flamme des bougies ! Musique, chants et danses sont propres à cette fête. Le parrain fait entrer ensuite les époux dans la chambre nuptiale, attend qu'ils soient couchés et leur déclame alors une série de conseils, discours souvent incompréhensible en raison de la quantité d'alcool déjà absorbée. En cortège, tous les participants s'en retournent alors à la maison du parrain où l'on boit et danse jusqu'au matin... et pendant les deux jours qui suivent ! Anciennement, le parrain ne se contentait pas de débiter son discours ; il avait, paraît-il, le droit de pratiquer l'acte sexuel avec la mariée, tandis que la marraine pouvait en faire autant avec le marié. Cette fête représente des dépenses assez élevées. Le parrain en prend une partie à sa charge, mais les époux doivent aussi y participer.

Le mariage civil métis n'offre rien de particulier. On invite quelques parents et amis. Devant les participants, le maire lit les articles de loi qui se rapportent au mariage, puis pose la question habituelle. Chacun signe le registre d'état civil et la cérémonie se termine par une petite fête.

Sirvinacuy.

Chez les *cholos* comme chez les Indiens d'Azamora (mais aussi chez quelques métis d'Ollachea), la forme d'union la plus courante est le concubinat, connu ici sous différents noms tels que mariage d'essai, mariage d'épreuve ou *sirvinacuy* en langue quechua. Il est parfois le résultat d'amours clandestines prolongées et généralement lorsque la venue d'un enfant est imminente. Le *sirvinacuy* a les apparences du mariage et les mêmes obligations pour chacun des conjoints.

Presque tous les jeunes passent par le concubinat, avec la vague idée ou le désir solide de régulariser la situation par la suite. Ce qui les retient souvent, c'est la fête exigée par la tradition et les dépenses qu'elle exige. La conséquence de ces unions est un bon nombre d'enfants illégitimes. Ils sont déclarés par le père ou par la mère et inscrits sous le nom de celui ou de celle qui les déclare. Légalement, filles et garçons sont majeurs à 21 ans, mais peuvent se marier dès 18 ans avec l'autorisation des parents. En fait, on voit des filles vivre maritalement dès 14 ou 15 ans, surtout chez les Indiens de la zone d'Azamora.

Lorsque le *sirvinacuy* n'est pas la régularisation d'une union clandestine, il est le résultat d'une demande formulée par les parents du prétendant, demande réglée par un certain rituel. A la

première visite, ces derniers apportent quelques cadeaux sous forme de coca et d'alcool. On boit, on mâche la coca, on parle de choses et d'autres. Finalement, les visiteurs sollicitent la main de la jeune fille et se heurtent à un refus catégorique. C'est la tradition. Deux ou trois jours plus tard, ils reviennent à la charge et offrent à nouveau coca et alcool. Si, entre-temps, les parents de l'intéressée ont décidé d'accepter, ils vont garder les cadeaux, mais répondre une nouvelle fois négativement. Dans le cas contraire, ils refusent les présents. A la troisième visite, après d'interminables discours de part et d'autre, le père de la jeune fille annonce son accord. En général, la nuit de noces a lieu le jour même et se passe dans la demeure des parents de la femme où l'on aura improvisé une couche supplémentaire. Le prétendant peut aussi emmener immédiatement sa compagne chez lui ou chez ses parents.

L'accouchement.

La *comadrona* est en général une vieille femme convaincue de ses connaissances. Elle assiste la future mère après une demande anticipée, accompagnée des cérémonies d'usage. Ses notions d'hygiène sont assez rudimentaires et son travail s'accompagne d'une forte consommation de coca et d'alcool. Son assistance commence quelques jours avant la naissance et comprend plusieurs pratiques curieuses.

Pour accoucher, les positions adoptées le plus souvent sont les suivantes : à genoux, accroupie, à quatre pattes ou encore suspendue. Pour cette dernière, la femme est suspendue par les aisselles aux troncs transversaux posés sur le sommet des parois. Après avoir été soumise à un rapide mouvement vertical de va-et-vient, elle est lâchée brusquement sur les peaux qui lui servent de couche. Cette gymnastique est répétée jusqu'à l'expulsion du fœtus !

La couche, formée avec des peaux dégarnies de leur laine et nommées *pergaminos*, est isolée par des rideaux improvisés. La jeune mère y reste jusqu'au moment où elle peut se lever, temps qui varie de trois jours à un mois. Depuis janvier 1965, l'ouverture du dispensaire d'Ollachea et la présence d'une infirmière ont déjà largement modifié ces pratiques.

La *comadrona* coupe le cordon ombilical avec un tesson, jamais avec un couteau ou des ciseaux afin d'éviter que l'enfant, en grandissant, n'use trop rapidement ses vêtements ! Pour empêcher que le placenta reste à l'intérieur, elle en attache l'extrémité extérieure à un fil de laine, lui-même attaché à la cheville ou au gros orteil de sa patiente. L'enfant est enveloppé dans un morceau de *bayeta* et entreposé à l'écart de sa mère. On sert alors à cette dernière une nourriture légère, en évitant le sel. Pas de bain ni de toilette. On rajoute simplement quelques *pergaminos* sur la couche. La mère doit éviter l'eau, la lumière et les courants d'air ; elle reste pratiquement enfermée derrière ses rideaux. Si la naissance a lieu la nuit, la jeune mère doit rester éveillée jusqu'à l'aube pour éviter le *kaiccaska*, l'entrée des esprits maléfiques dans son corps. La *comadrona*, les parents et les voisins lui tiennent compagnie tout en mâchant l'inévitable coca accompagnée de fortes rasades d'alcool. Quant à l'enfant, il est baigné à l'eau tiède ; sa tête est fortement serrée dans un morceau de *bayeta*, un autre l'enveloppe entièrement en lui fixant les bras le long du corps, tenu par un *chumpi* enroulé et croisé depuis les épaules jusqu'aux chevilles. Il restera ainsi vêtu jusqu'à l'âge de 12 ou 15 mois. Ensuite, il grandira librement, sans aucune intervention éducative, jusqu'au moment où il sera capable de suivre ses frères et sœurs.

Jusqu'à deux ou trois mois, son unique alimentation sera le lait maternel. Si celui-ci vient à manquer, on le remplacera par du lait en poudre ou en boîte si c'est à Ollachea, par du lait de vache ou des infusions d'herbe à Azaroma. Dans ce dernier cas, ses chances de survie sont minimes. Dès l'âge de trois mois, l'enfant mange comme les adultes.

La naissance d'un garçon est une fête car il représente une nouvelle valeur économique pour la famille. La venue d'une fille est passée sous silence, et pendant les premières années, on ne se gêne pas pour le faire sentir. Dès que la fille est assez grande pour aider la mère, ou la remplacer, cette différence s'atténue mais ne disparaît jamais complètement.

L'organisation politique et sociale.

Le district est placé sous l'autorité d'un gouverneur – qui représente le président de la République – et d'un maire ou alcade qui représente le peuple. Le gouverneur est nommé par le préfet

du département ; l'alcade, lui, est élu pour deux ans par les électeurs du district. Le gouverneur nomme lui-même les cinq lieutenants-gouverneurs : un à Ollachea et un dans chaque village d'Azaroma ; ces derniers sont chargés de faire respecter et d'appliquer les décisions politiques. L'alcade nomme les quatre agents municipaux, qui tiennent le registre des naissances et des décès, organisent et supervisent l'entretien des sentiers, dirigent les corvées. La justice est rendue par le juge de paix, nommé pour un an par la Cour supérieure de Puno. Le Conseil du district est composé de l'alcade et de cinq conseillers désignés par les électeurs pour une durée de deux ans. N'oublions pas deux personnages importants, les *personeros* : Ollachea étant divisé en deux par une ligne imaginaire sud-nord, chacun d'eux en représente une partie ; ils sont responsables de l'attribution des parcelles de culture, des travaux collectifs et de la présentation des réclamations.

Le *cabildo abierto* est la réunion publique des hommes. Elle est décidée par l'alcade, en accord avec le gouverneur et se tient généralement le dimanche, sur la place, devant la mairie. Les habitants des deux moitiés se présentent derrière leur *personero* respectif et chacun a le droit de poser des questions et de donner son avis.

Le manque d'instruction de la population indienne l'écarte de toutes les fonctions publiques et les métis, qui assurent les charges administratives, politiques et judiciaires, abusent trop souvent de leur autorité. L'un des abus les plus fréquents est celui des corvées. Quant à la justice, son recours est illusoire : choisis d'office parmi les métis, les juges de paix n'ont aucune préparation pour leur mandat, aucune connaissance du droit et ils jugent souvent en fonction d'intérêts personnels ; étant non rétribués, ils sont poussés à exiger des honoraires exorbitants. En prison, le détenu ne reçoit aucune nourriture et c'est souvent l'infirmière du dispensaire qui assure sa subsistance. Théoriquement, le milieu indien est absorbé dans la nation, mais il n'y joue aucun rôle. Il en résulte, dans le district, cette situation anormale d'une population qui constitue la majorité mais qui n'a cependant aucune participation à la vie politique.

Le compadrazgo.

Compadre (compère) est le nom que se donnent réciproquement le père et le parrain d'un enfant. Il existe divers types de parrains et, si les plus fréquents sont ceux qui sont associés à la cérémonie du baptême, il y a aussi les parrains de confirmation et de mariage. A Azaroma, il arrive que des négociants de l'extérieur recherchent la faveur d'être parrains d'enfants indigènes et dépensent d'importantes sommes en cadeaux pour le baptême. En rétribution, ils reçoivent la préférence au moment de la vente de la laine ou des pommes de terre.

Théoriquement, le parrain est tenu d'intercéder pour son compère ou son filleul si ces derniers venaient à connaître des difficultés. A Ollachea, c'est le parrain qui fixe avec le curé la date de la cérémonie ; c'est lui qui l'inscrit, qui le porte à l'église et qui s'acquitte des frais. Les parrains de baptême sont aussi parrains de la première coupe de cheveux, qui a lieu lorsque l'enfant atteint deux ou trois ans ; il doit alors offrir un nouveau cadeau en argent et quelques habits. Si l'enfant meurt avant l'âge de quatre ou cinq ans, il est responsable de tout ce qui concerne l'enterrement. L'épouse ou la compagne du parrain est appelée *comadre* par les parents de l'enfant et *madrina* par ce dernier.

Les parrains de mariage sont généralement des époux. Ce sont eux qui organisent la fête de mariage (*punuchicuy*). Un homme peut demander des conseils à son parrain de mariage et celui-ci a le droit de réprimander son filleul si celui-ci se comporte mal avec son épouse.

L'école.

Le pourcentage d'analphabètes, dans la région, étant encore de 75%, il y a encore beaucoup à faire dans ce domaine.

Le chef-lieu du district compte deux écoles primaires : une pour les filles et une pour les garçons. L'enseignement est de cinq ans en principe, sans compter la classe préparatoire. En 1964, toute la population parlait quechua et 40% seulement connaissait l'espagnol.

Dans la région d'Azaroma, il existe une école pour le premier degré primaire dans chaque village, mais il n'y a pas toujours un maître pour chaque poste.

En général, le niveau de préparation des maîtres d'école est très bas, le matériel d'enseignement inexistant et les enfants n'ont pas, dans la pratique, l'obligation de se rendre à l'école. La mauvaise volonté des parents, l'emploi des enfants pour le travail quotidien ou sur le chantier de la route et les grandes distances qu'ils doivent souvent parcourir, expliquent la faible fréquentation des classes. Notons que l'école d'Ollachea reçoit le nécessaire pour nourrir les enfants à midi.

L'agriculture.

L'activité économique dépend de l'agriculture associée au petit élevage. En raison de l'altitude et du climat, cette agriculture se réduit à la production de pommes de terre et de quelques autres tubercules, de maïs et de rares plantes potagères (fig. 7). La propriété peut être privée ou communale. La première donne souvent lieu à une exploitation malhonnête pratiquée surtout par certains métis qui dépossèdent les Indiens de leurs terres en leur prêtant de l'argent, des médicaments ou des aliments qu'ils ne peuvent rembourser. Quant à la propriété communale, bien que le gouvernement n'ait reconnu officiellement aucune des communautés du district, ces dernières conservent, par tradition, le condominium de certaines terres. Elles sont consacrées à la culture des pommes de terre et autres tubercules et du maïs ; elles se nomment *mandas*.

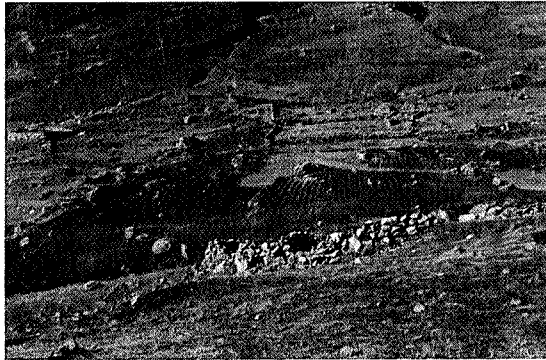
A Ollachea, les habitants de la moitié supérieure du village jouissent de cinq *mandas* en direction de Corani. Ceux de la moitié inférieure ont leurs *mandas* sur la rive droite du rio Ollachea, en direction de Macusani. Chaque *manda* est divisée en parcelles qui sont attribuées à des familles déterminées du groupe supérieur ou inférieur. L'attribution est normalement faite par le *personero* assisté par le gouverneur et le juge de paix. Ces parcelles sont incessibles. En cas de mort du chef de famille, le droit à la parcelle passe à ses enfants mâles ; elle sera donc divisée en deux, trois ou plus. Nous avons donc un « propriétaire » sans droits légaux, sans titre et avec interdiction de vendre. Cette pratique conduit fatalement à une division à l'infini du sol.

Il existe un autre type de communauté communale, il s'agit des *yanasis*. Jusqu'en 1949, les *yanasis* étaient les terres réservées aux cultures des gouverneurs. Dès 1949, elles devinrent propriétés de l'Etat qui pouvait les louer à des tiers. En 1957, elles passèrent entre les mains du Ministère de l'éducation qui les mit à la disposition et au bénéfice de l'école ou des écoles du lieu. C'est ainsi que l'école primaire d'Ollachea jouit de plusieurs terrains où les élèves, sous la conduite des maîtres, plantent des pommes de terre et sèment du maïs. L'argent de la vente des produits revient à l'école qui peut l'investir en matériel.

En certains endroits de la montagne, on trouve des pâturages naturels où tous les habitants de la région peuvent mener paître leurs bêtes. Les véritables pâturages communaux n'existent pratiquement plus car la propriété privée a tout accaparé.

Le système de culture est routinier et traditionnel. Il se heurte à la pauvreté du sol et aux problèmes posés par l'érosion. L'indigène essaie de lutter en pratiquant la culture en terrasses. Mais la renommée des Incas pour la perfection de leurs cultures agricoles et leur technique de l'irrigation ne sont plus qu'un glorieux souvenir. Il en reste partout des vestiges admirables – les *andenes* – étroites terrasses de culture s'élevant comme des escaliers au flanc des montagnes et qui ont résisté à l'usure du temps. Les paysans actuels les utilisent encore mais ils en établissent rarement de nouvelles et labourent souvent dans le sens de la pente, favorisant ainsi l'érosion. Partout on a retrouvé les tronçons de canaux d'irrigation qui, par des prodiges d'habileté, parvenaient à arroser ces terrasses mais les Indiens actuels n'ont pas su conserver les procédés qui ont fait la gloire de leurs ancêtres.

Hommes, femmes et enfants travaillent aux champs. Le propriétaire métis engagera peut-être des ouvriers, qu'il peut payer en nature (pommes de terre, coca) mais chez les Indiens, il est plus courant de se prêter des journées de travail. Cette forme de collaboration est connue sous le nom de *ayni* ou *minka* ; elle ne peut être réalisée entre parents mais seulement entre amis ou



7. Cultures de pommes de terre dans la zone d'Azaroma (4000 m.).



8. Un métis d'Ollachea travaille avec le *huiri*.

compères, de famille à famille. Il est normal, pour celui qui bénéficie de l'aide, d'offrir coca et nourriture. La réciprocité reste valable même après de longues années. Chez les métis de la capitale du district, la *minka* a pris un autre sens : pour les semailles du maïs, par exemple, le propriétaire invite les parents éloignés et des personnages en vue ; les invités s'occupent chacun d'un sillon, ce qui donne lieu à une espèce de compétition.

La terre est retournée au moyen de la houe à pied (*taclla*) qui porte dans la région le nom de *huiri* (fig. 8). Elle n'est utilisée que par les hommes. Pour désherber, ouvrir les sillons, arracher les pommes de terre, l'indigène se sert de la *raucana*, réservée généralement aux femmes et aux enfants. Primitivement, il ne s'agissait que d'un morceau de bois dont la pointe recourbée et durcie au feu était désignée sous le nom de *huayracca*. Plus tard, on a fixé un morceau de bois dur sur la pointe, par une lanière en cuir de lama. Certains cultivateurs d'Azaroma travaillent encore aujourd'hui avec cet instrument mais, actuellement, on rencontre surtout deux types de *raucana* : a) avec un fer fixé par des lanières de cuir, et b) avec un fer qui enserre le bois.

L'*ichu-rutuna*, avec sa lame en fer, recourbée et légèrement dentelée, est utilisée uniquement pour couper la paille employée pour la couverture des toits.

L'*ichuna* sert à couper les petites branches mais on l'emploie aussi pour le désherbage du maïs ; la *kajna*, pour couper les branches plus grosses ; le *machete*, pour trancher les herbes et les lianes. Citons encore la *maruna*, gourdin de bois massif utilisé par les femmes et les enfants pour briser les mottes de terre.

L'élevage.

Les bovins, de races importées du vieux continent, privées de leurs conditions vitales primitives, forment maintenant une espèce de race sylvestre, qu'avec plus ou moins de raison, certains experts considèrent comme originaire du pays. En l'absence d'un élevage rationnel et de bons pâturages, le rendement commercial est très faible. La presque totalité des bovins (2500 têtes environ) du district sont réunis à Azaroma où les bêtes restent généralement toute l'année dans les prés, sans autre surveillance qu'une visite de temps en temps. La traite ne donne qu'une moyenne quotidienne d'un litre et demi de lait par animal ; il est utilisé comme breuvage et pour faire un petit fromage aigre. D'une manière générale, les indigènes préfèrent laisser le lait pour les veaux car ces derniers représentent une meilleure source de revenus.

Les chevaux, de petite taille, sont utilisés pour la selle et comme bêtes de somme. Ils ont le pied très sûr et s'aventurent sans hésiter sur les pistes escarpées de la Cordillère. On les trouve aussi bien à Ollachea que dans la région d'Azaroma ; le nombre de chevaux pour l'ensemble du district doit atteindre 150 bêtes.

Les moutons, comme les bovins, sont de races dégénérées et, pour l'indigène, ils sont d'une grande utilité. Ils lui fournissent leur viande bien sûr, mais surtout leur laine, matière première d'une bonne moitié des pièces vestimentaires. La tonte a lieu tous les deux ans, en mai et juin généralement. Les troupeaux, surveillés par les enfants et rentrés chaque soir dans un enclos, peuvent compter jusqu'à 600 têtes. Le jeune berger dort dans une cabane édifée à l'intérieur de l'enceinte car les moutons sont des proies faciles pour les condors, les pumas et les voleurs. D'après mon enquête, il y aurait environ 13 000 moutons dans le district.

Le lama, nous l'avons vu, est utilisé comme bête de somme. Cheminant lentement, il peut parcourir de longues distances en se nourrissant uniquement de maigres touffes d'herbe et même de terre. La gestation dure onze mois ; le lama adulte pèse jusqu'à 115 kg et peut vivre jusqu'à dix ou même douze ans. Au pâturage, les bêtes sont gardées par un pasteur. La tonte a lieu également tous les deux ans et donne en moyenne 2 kg de laine par animal. Le chiffre de 2860 têtes m'a été donné pour l'ensemble du district. Très précieux pour l'indigène, le lama lui fournit, outre sa laine, sa viande, son cuir et ses excréments utilisés comme combustible. Les fœtus de lama sont très prisés car ils entrent dans toutes les offrandes destinées à appeler la fécondité.

L'alpaca, plus petit et moins robuste que le lama, existe en plusieurs variétés qui affectionnent particulièrement les endroits marécageux de la Cordillère, au-dessus de 4000 m. Les *huacayos* et les *suris*, par exemple, se distinguent par une laine fine de fibres larges et uniformes. Moins résistant que le lama, l'alpaca souffre de parasites et de diverses épidémies. Sa fécondation, difficile, doit être aidée à la main par les indigènes. Il ne rend aucun service domestique. Sa tonte, qui a lieu également tous les deux ans, peut donner 2 kg de laine s'il s'agit d'une bête blanche et jusqu'à 5 kg et demi s'il s'agit d'une bête de couleur. La presque totalité de la production est achetée pour être exportée en Europe, principalement en Angleterre. Il existe environ 3600 alpacas à Azamora. Le croisement entre le lama et l'alpaca a donné un animal nommé *huariso*, haut comme le lama, mais dont la laine n'est pas aussi fine que l'alpaca.

Les porcs sont élevés à l'échelle familiale, un ou deux par famille. Ils passent la nuit dans des abris ouverts, couverts de paille et adossés aux maisons.

Les cobayes pullulent dans toutes les demeures. Leur endroit de prédilection est situé à la cuisine. On les tue à l'occasion d'une fête.

Quant aux poules, elles sont relativement rares ; quelques-unes par famille.

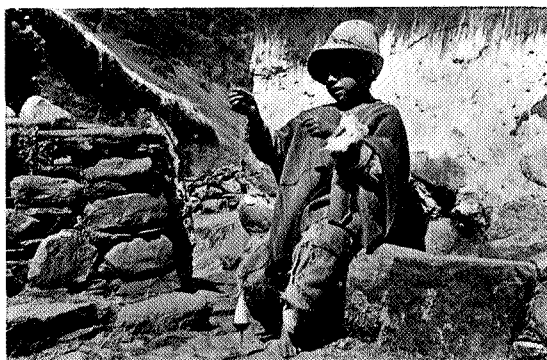
Les métiers et l'artisanat.

Les moyens d'existence varient, on s'en doute, selon la région et d'une famille à l'autre. Dans le district, il n'existe aucun centre de formation ou d'entraide et la majorité des habitants sont cultivateurs et éleveurs. A Azamora, l'indigène édifie lui-même sa maison ; à l'occasion il acceptera un engagement de porteur. Certains jeunes travaillent sur les chantiers de la route de pénétration. A Ollachea, si presque tous les métis possèdent des terres et un peu de bétail, ils n'interviennent qu'au moment de la vente. Certains tiennent un petit commerce de denrées alimentaires et autres. D'autres ont un contrat qui leur accorde un tronçon de route à construire et ils s'engagent à exécuter le travail le plus rapidement possible en suivant les instructions de l'ingénieur responsable ; mais la preuve de leurs connaissances professionnelles n'est pas exigée. Ce travail est inaccessible aux Indiens qui ne disposent pas, en général, de la mise de fonds nécessaire.

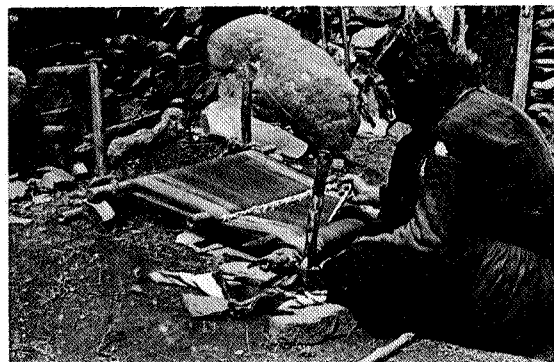
A Ollachea toujours, on trouve un menuisier et quelques bricoleurs sur bois qui travaillent pendant leurs loisirs. Quelques habitants se consacrent à la prospection et à l'exploitation minière.

L'artisanat se résume au filage et au tissage de la laine, au tressage et à la peausserie.

La laine est filée avec le fuseau traditionnel. Ici, il est en bois, rondelle de 3 à 6 cm de diamètre, emboîtée sur une baguette. On file dès le jeune âge, partout, le long des chemins, en se rendant aux champs ou d'un village à l'autre ; on marche en faisant tourner rapidement le fuseau avec la main droite tandis que la gauche régularise l'apport de laine brute (fig. 9). Une fois la laine filée, on l'enroule en pelotes ; selon l'usage qui en sera fait, on la laissera de couleur naturelle ou on



9. A Quicho (Azaroma), un jeune garçon file la laine.



10. Tissage à Ollachea. Avec un os de mouton, la femme peigne la laine.

la teindra. Il y a peu, les indigènes employaient encore des couleurs minérales ou végétales; aujourd'hui, ils utilisent la teinture en poudre.

Le tissage de la laine de mouton, ou plutôt la confection du tissu en laine de mouton nommé *bayeta* est réservée à l'homme, qui porte le nom de *bayetero*. Il travaille assis devant un métier à pédales, astucieux assemblage de bâtons et de cordes, presque toujours abrité sous un toit de paille. Chaque chef de famille est capable de construire son métier et d'y travailler; cependant, une dizaine d'indigènes se sont spécialisés – deux à Ollachea et huit à Azaroma – et ils confectionnent de la *bayeta* pour tout le district. Ce sont généralement les hommes qui coupent et cousent la *bayeta* pour faire les diverses pièces d'habillement; elle est utilisée dans sa couleur naturelle sauf pour les chapeaux, les tuniques et les jupes de femme.

Les indigènes du district – mais les femmes cette fois-ci – connaissent deux autres techniques du tissage. La première, *kallhoa*, est appliquée pour la confection des pièces étroites et consiste à passer les fils de laine autour d'un pieu fiché dans le sol ou autour du gros orteil du pied gauche. La femme, assise à environ un mètre, maintient les fils avec sa main gauche et travaille avec la droite. Pour les pièces plus larges, la femme travaille sur l'*aguana*, métier à deux ou quatre pieds plantés en terre (fig. 10); de chaque côté, on y fixe un bâton transversal (*hagua*) attaché avec une cordelette en laine de lama (*chihuoqueña*) sur lesquels sont tendus les fils de laine (*allhui*). La femme, accroupie à une extrémité, travaille avec les deux mains. Si le métier est à deux pieds seulement, le bâton placé devant la femme est tendu par une corde qui passe derrière ses reins. Elle travaille avec divers instruments: os de mouton pour peigner et démêler les fils; bâton taillé en lame à une extrémité pour écarter les brins; autre bâton pour serrer le tissage et un autre pour la navette. Pour les dessins, les fils sont sélectionnés et écartés avec la main gauche, puis maintenus dans cette position avec l'os de mouton, on peut alors passer la navette au travers. La partie déjà tissée est enroulée sur un bâton placé sous la barre transversale devant la femme.

Les Indiennes ne tissent que pour les besoins domestiques et acceptent très difficilement de vendre leurs œuvres. Je dis bien œuvres, car il s'agit là d'un travail artistique d'une très grande beauté. Les motifs décoratifs ne semblent pas pouvoir être interprétés ni expliqués par les indigènes actuels; ils se transmettent de mère en fille. La technique elle-même se perd et parmi les pièces rapportées pour le Musée d'ethnographie de Genève, il en est dont la confection a déjà été abandonnée.

Le tressage, moins pratiqué que le tissage, est réservé aux hommes et se pratique avec le crin de cheval, la laine de lama et une herbe nommée *kusi*. Les crins et la laine servent à confectionner les cordes et cordelettes; quant à l'herbe, plus tordue que tressée, elle sert à attacher l'armature des toits, à fixer les charges et à confectionner une grosse corde (*qjeshua*) utilisée dans la construction des églises et des clochers: clouée dans la paroi au moyen de chevilles en bois, puis recouverte d'une couche de boue, elle forme une sorte de corniche.

Avec le cuir du lama, les indigènes ont à leur disposition une matière très dure pour confectionner les lanières qui maintiennent l'armature des toits, renforçant ainsi les attaches en herbe. La peau

du lama, tondue puis séchée, est découpée en bandelettes d'environ 7 à 10 mm de large. Toujours avec le cuir du lama, on confectionne les *pollcos* ou mocassins d'homme : on découpe un ovale d'environ 30 cm de long que l'on perce de trous sur son pourtour, tous les centimètres. Après avoir posé le pied au milieu de l'ovale, côté laine à l'extérieur, on passe une lanière de cuir dans les trous et on serre, enfermant ainsi le pied dans une enveloppe protectrice qui peut durer des mois.

La peau d'alpaca sert à fabriquer les bourses à coca pour les hommes.

Précisons que l'indigène ne tue jamais une bête pour utiliser son cuir, mais qu'il profite des animaux tués accidentellement. Il fabrique encore occasionnellement d'autres objets : brides, bâts, etc.

Le commerce.

A Ollachea, on peut parler de vrai commerce puisqu'il existe de petits magasins qui achètent en gros à l'extérieur pour revendre au détail. Cependant, c'est l'industrie du bois qui semble être la plus rémunératrice. Il n'existe qu'une seule scierie et il serait souhaitable que l'exploitation forestière prenne de l'extension. Le commerce du bois facilite aussi les échanges socio-culturels grâce au va-et-vient des camions qui descendent de l'Altiplano pour prendre livraison des planches.

L'unique marché organisé et digne de ce nom est la foire annuelle du 1^{er} août, à l'occasion de la fête patronale de la capitale du district. Dès le 28 juillet, des camions amènent des commerçants qui montent des baraques sur la place du village et y restent jusque vers le 4 août. Les objets proposés sont aussi divers que de mauvaise qualité. On peut acheter pratiquement de tout et on y trouve aussi des abris sous tente avec une table, quelques caisses comme sièges et un fourneau en terre devant l'entrée : pour quelques soles, on sert une assiettée de soupe suivie d'un plat de patates et de viande. Cet unique marché annuel est fort apprécié.

Les loisirs, les jeux.

Les loisirs sont très limités. Les jeunes métis s'amuse parfois avec des modèles réduits de camions achetés par leurs parents, mais les enfants de familles pauvres les construisent avec des morceaux de bois et des boîtes de conserve. Les enfants d'Azaroma ne peuvent même pas construire de camions, ils n'en ont jamais vus. Les fillettes, qui s'occupent presque toujours d'un petit frère ou d'une petite sœur, disposent ainsi d'un merveilleux jouet vivant.

Les jeunes gens du chef-lieu ont les mêmes loisirs que les adultes. Tout au plus joueront-ils parfois au football. Cependant, lors de l'inauguration d'une maison par exemple, ils allumeront de grands brasiers dans la cour ou sur le terrain voisin qui illumineront la « corrida nocturna de toros », au son des sifflets et des tambours accompagnant de joyeuses chansons. Un nuage de poussière et le premier taureau fonce : il n'en a que les cornes et un peu de poil car il s'agit d'un jeune homme qui mugit et piétine le sol avec beaucoup d'ardeur. Des toreadors improvisés présentent la cape et font des passes. On change le taureau et chacun veut être plus brave que le précédent, jusqu'à ce que la fatigue fasse délaissier l'arène pour le bal conduit par les joueurs de flûte. Quant aux jeunes filles, elles ont assez à faire avec les travaux domestiques ; le carnaval, la fête patronale et quelques événements familiaux, sont les seules occasions où elles peuvent se divertir.

Chez les adultes d'Azaroma, les loisirs n'existent pas. L'indigène se couche très tôt ; peut-être, à l'occasion d'une visite, veillera-t-il quelques heures, mâchant sa coca et avalant des verres d'alcool.

A Ollachea, on se couche également tôt. Lors des veillées occasionnelles, les esprits s'échauffent parfois sous l'effet de la boisson et les disputes surgissent souvent. Le dimanche, on discute sur la place où l'arrivée du camion-courrier apporte une petite diversion. N'oublions pas que le dimanche est le jour du *cabildo abierto* et aussi de la corvée. Les habitants du chef-lieu connaissent le cinéma grâce aux films présentés par un missionnaire français dans l'église, seul endroit qui peut recevoir une assistance nombreuse.

Les fêtes.

Il s'agit presque toujours de fêtes catholiques, mais où d'anciens rites et des croyances étranges subsistent encore.

Corpus Christi, deuxième dimanche après Pentecôte, s'est substitué à l'*inti-raymi*, la grande fête incaïque du soleil. L'invention de la croix, le 3 mai, correspond aux anciennes cérémonies agraires de la récolte et donne lieu à des danses et à des réjouissances absolument étrangères à la tradition chrétienne. Bien avant la fête, souvent l'année précédente, une réunion présidée par l'alcade désigne celui qui sera *alferado*, c'est-à-dire celui qui devra engager – et payer – les danseurs et les musiciens, prévoir la nourriture et les boissons pour tous, discuter avec le curé de l'heure de la messe et régler les honoraires de celle-ci. Celui qui s'engage à remplir ce rôle s'endette parfois pour des années mais considère que l'honneur qu'il en retire compense largement le sacrifice.

Danses et beuveries sont les deux activités principales de ces festivités où les femmes s'enivrent autant que les hommes et, comme eux, dansent frénétiquement trois ou quatre jours durant. Ces danses, guerrières ou satiriques, accompagnées de musique et de chants, gardent, semble-t-il, quelque chose de désespéré malgré leur allégresse apparente. La fête finie, l'ivresse cuvée, l'indigène retrouve son aspect renfermé et son mutisme.

La musique et les instruments.

La poésie seule est rare voire inexistante. L'indigène s'exprime par des chants qui sont presque toujours accompagnés par un instrument de musique. L'amour est chanté par les poètes indiens et adopte la forme de la plainte, du « triste » caractéristique des Andes. Il faut toutefois distinguer le « triste » indigène du « triste » du *cholo*. Le premier est primitif, désaccordé, alors que le deuxième a évolué en harmonies plus riches, créant ainsi un genre poétique populaire. Le leitmotiv de l'Indien est presque toujours la douleur, bien que, de temps en temps, ses chants montrent un aspect inconnu, ironique, subtil.

Il n'est pas toujours facile de distinguer les danses qui remontent à l'époque préhispanique de celles qui, adoptées depuis l'époque coloniale, ont subi l'influence espagnole. La musique actuelle, dite incaïque, est le plus souvent une musique où se combinent les éléments locaux et étrangers. Le *huayno* est le bal populaire caractéristique du centre et du sud du Pérou ; sa musique est d'origine précolombienne. Dans le métissage de sa lettre et de ses mélodies, on retrouve le reflet fidèle, à tous les degrés, du métissage culturel du pays. D'autres *huaynos*, avec des paroles espagnoles, appartiennent au répertoire des *cholas* ou métisses. Certains des chants et des bals indiens caractérisent des fêtes ou des activités déterminées : épousailles, pose de la paille sur le toit, etc. A l'exception des funérailles d'adultes, presque toutes les festivités communales ou privées se célèbrent finalement en chantant et en dansant le *huayno*.

Les Indiens jouent de plusieurs flûtes différentes : flûte de Pan simple et double, flûte à encoche ou *quena*, *puku*. Chaque *puku* a une tonalité différente qui doit être complétée par une autre flûte. Le *charango* est le seul instrument à cordes utilisé dans le district, encore qu'il ne soit pas originaire du pays mais une déformation de la guitare espagnole. Sa caisse de résonance est parfois confectionnée avec une carapace de tatou. Le tambour ou *bombo* – caisse en bois et peau de mouton – vient compléter les flûtes et le *charango* à cinq cordes.

Les funérailles.

A Ollachea, le corps est d'abord lavé par une personne désignée par les membres de la famille, puis il est revêtu de la *mortaja*, tunique en laine de mouton teinte en bleu ; à défaut n'importe quelle étoffe de couleur foncée fera l'affaire. Signalons qu'elle sera préparée longtemps à l'avance et conservée précieusement. Si le défunt jouissait d'une situation confortable, ses débiteurs seront responsables de la construction du cercueil, simple caisse en bois. Sinon, le corps prend place dans le cercueil communal ; au bord de la tombe, il en sera retiré et enroulé dans une vieille couverture.

Le cercueil est posé sur une table recouverte par un drap noir prêté par l'église. Les quatre bougies, une à chaque angle, ne manquent jamais. Il est toujours disposé avec les pieds en direction de la porte. Pendant la veillée, au cours de laquelle coca et alcool seront offerts, les parents les plus proches ont le devoir de s'approcher de temps en temps du cadavre et de sangloter quelques instants au milieu des lamentations bruyantes de l'assistance. Une femme, amie de la famille ou pleureuse professionnelle, exprime avec monotonie les regrets de tous, supplie le mort d'ouvrir les yeux, de revenir à la vie et lui reproche, en termes assez vifs, son abandon. Vingt-quatre heures après la mort, toujours de jour, le cortège funèbre s'ébranlera, avec le cercueil en tête porté sur les épaules de quatre hommes. A l'église, s'il n'y a pas de prêtre, c'est le chanteur officiel de la paroisse qui officie : quelques prières en espagnol ou en quechua, quelques paroles en latin, et le cortège se dirige vers le cimetière. Il s'arrêtera deux ou trois fois en des endroits déterminés, toujours les mêmes, où se répètent les mêmes litanies qu'à l'église. Au cimetière – bien des hommes sont déjà dans un état d'ivresse avancé – après la traditionnelle offrande à la terre (trois feuilles de coca et un peu d'alcool), le corps est descendu dans la fosse, accompagné par les lamentations de l'assistance. Chacun jette alors une poignée de terre dans la tombe, geste indispensable si l'on veut être certain d'être enterré à son tour lorsque le moment sera venu.

Chacun retourne alors chez soi mais, pour la famille, la tâche n'est pas terminée. Il faut laver les habits du défunt, ou plutôt les faire laver car les parents n'ont pas le droit de les toucher ; ce travail est confié à une famille pauvre de l'endroit. Au bord de la rivière, la lavandière attend que deux hommes lui apportent les habits attachés sur un bâton ; la famille reste à proximité, tout en avalant de nombreux verres d'alcool. Les habits propres mais mouillés sont ensuite ramenés à la maison, attachés à nouveau sur leur bâton ; ils sont partagés entre parents et amis.

L'enterrement d'un enfant a toujours lieu la nuit et les sonneries de cloches sont différentes. Pour un adulte, elles redoublent sans cesse ; pour un enfant jusqu'à douze ans, elles sonnent rapidement, mais à intervalles réguliers. On ne pleure pas la mort d'un enfant, son enterrement a lieu dans l'allégresse et il est conduit au cimetière au milieu de danses et de cris de joie car le ciel va compter un ange de plus.

Quelques superstitions sont propres aux funérailles. Lorsqu'il s'agit d'un enfant, ses cheveux seront coupés afin qu'au moment de sa comparution devant Dieu, ce dernier ne l'abandonne pas sur la terre ; ils sont déposés entre ses doigts, joints sur la poitrine. L'adulte et l'enfant sont toujours enterrés les pieds nus, sinon le défunt marcherait sans arrêt à travers le monde sans parvenir à sauver son âme. On met une petite brosse dans les mains de l'enfant car il faut qu'il puisse balayer le chemin qui conduit au ciel. Disons encore que les personnes malades peuvent se frotter le corps avec un morceau de coton et le déposer sur le corps de l'enfant mort ; de cette manière, la maladie partira avec lui et la personne en sera débarrassée.

Huit jours après la mort, l'âme du défunt est censée revenir à l'endroit du décès. On doit donc lui préparer une réception, mais elle n'est pas tellement exigeante car si la famille ne peut se trouver à l'endroit précis, elle accepte que la réception se fasse en tout autre lieu. On installe un catafalque, avec les bougies traditionnelles, et tous ceux qui étaient présents à la veillée mortuaire ont l'obligation d'assister à cette cérémonie. En entrant dans la demeure, chacun prend quelques gouttes d'eau bénite, en asperge le catafalque en disant une prière, salue l'assistance et prend place tandis qu'un membre de la famille lui offre un verre d'alcool.

Le 2 novembre, jour des morts, les parents doivent fêter le souvenir du défunt pendant trois ans consécutifs. La veille, on érige dans l'habitation une construction funéraire en forme d'escalier, couverte d'aliments cuits ou crus, de pains faits spécialement pour cette circonstance. Chaque visiteur reçoit un plat composé d'un choix de ces aliments, accompagnés d'alcool. Le jour suivant, très tôt, toute la population se dirige vers le cimetière où les familles se groupent autour de la tombe des disparus, sur laquelle on dépose des victuilles. Toute personne qui désire offrir une prière s'approche, demande le nom du défunt, dit un Pater Noster ou une autre oraison, et tend ensuite la main pour recevoir sa rétribution : patates, viande cuite, fruits verts pour les Indiens ; œufs, fruits mûrs, verre de bière ou d'alcool pour les gens importants. Le chanteur de la paroisse, dont le répertoire est très recherché, parvient ainsi ce jour-là à remplir deux ou trois sacs de vivres !

A Azaroma, j'ai été le témoin d'une pratique assez curieuse. Lorsque la mort d'un homme fut dûment constatée, alors que les cloches sonnaient et que sa veuve, assise dans un coin de la

masure au milieu de ses enfants et des autres femmes du village, commençait les lamentations reprises en chœur par l'assistance, un Indien s'est approché du corps en tenant une fine cordelette. Rapidement, il la passa autour du cou du mort et serra de toutes ses forces. L'homme fait vite, noue la corde et s'éloigne. La plupart des femmes ont détourné la tête. C'est la *seccoscca*, ou coutume de l'étranglement, pratique qui a pour but d'éviter que le mort ne se « réveille » dans sa tombe. Les lamentations ont ensuite continué, alors que les cloches résonnaient toutes les trente minutes. Ici, le cercueil n'est pas indispensable, mais on peut entourer le corps, enveloppé dans des ponchos, avec quelques planches fixées au moyen de clous et de cordages, laissant l'endroit de la tête à découvert. Le corps est alors déposé dans une maison attenante, les pieds en direction de la porte, avec quatre bougies aux angles. Il sera veillé toute la nuit, avec grande consommation de coca et d'alcool. Le lendemain, le cercueil, porté par quatre hommes au moyen de cordes passées sous les planches, toujours ouvert à la hauteur de la tête, prendra la tête du cortège funèbre ; une croix faite de planchettes a été posée sur un morceau de *bayeta* noire. Derrière, un homme porte un étendard noir orné d'une croix dorée. En passant devant la croix qui marque la sortie du village, les porteurs déposent le cercueil au milieu du chemin et l'étendard est planté devant. On se découvre, on se signe, puis le cortège s'ébranle à nouveau. Au cimetière, le mort est déposé provisoirement dans une cabane car il faut maintenant creuser la tombe. Un indigène prend une pioche, la plante vigoureusement à l'endroit choisi où un tas de coca et une bouteille d'alcool ont été disposés ; dans le trou, il place trois des plus belles feuilles de coca puis verse un peu d'alcool. Les terrassiers se partagent le tas de coca et le contenu de la bouteille ; le travail peut commencer. Les autres, femmes et enfants, restent assis entre les tombes en mâchant leur coca et en faisant circuler les bouteilles d'alcool. Lorsque la tombe est finalement creusée — cela prend des heures —, chacun va s'incliner une dernière fois devant le cercueil qui est ensuite apporté au bord de la fosse. Celui qui avait, la veille, noué la cordelette autour du cou du mort s'approche alors et tranche cette dernière d'un geste rapide. La dernière planchette est alors fixée, le défunt est descendu dans la tombe et chacun y jette une poignée de terre. Les participants s'en retournent ensuite au village pour y boire jusqu'à la nuit. Quelques jours plus tard, on reviendra rajouter de la terre puis ériger ensuite un monument en forme d'escalier avec les pierres de la montagne.

Il faut préciser que les pratiques curieuses rattachées aux funérailles ont tendance à disparaître en raison de l'intervention de l'Eglise qui s'efforce d'abolir rites et coutumes anciens.

Autres croyances et superstitions.

Il est difficile, dans certaines pratiques des indigènes, de démêler les survivances superstitieuses des temps incaïques de l'apport de la foi chrétienne.

L'Indien ne commence jamais les travaux des champs, ou toute autre activité publique ou privée (voyage, construction d'une maison, travail collectif, etc.) sans sacrifier d'abord à la *pacha-mama*, la mère-terre. C'est la cérémonie de la *qquintuska*, la cérémonie pour que tout aille bien, pour que l'entreprise projetée soit une réussite. Elle se déroule généralement la veille au soir mais peut avoir lieu le jour même. Tous les participants se réunissent autour d'une table, d'une pierre plate ou simplement d'un poncho étendu sur le sol et sur lequel on répand de la coca ; au milieu, on dispose différentes amulettes d'argile ou de pierre blanche *huamanga*, ainsi qu'une bouteille d'alcool. Chacun choisit trois feuilles de coca en bon état et les remet à un des participants qui les brise et les mélange, dans une soucoupe de terre, avec un peu d'alcool, quelques herbes de la forêt (*huirakoya*) et un peu de graisse de lama (*unto*). Il va jeter le mélange dans un feu allumé auparavant, tout en invoquant les *auquis*, dieux tutélaires de l'endroit. Puis il revient vers les autres qui l'attendaient en silence et prononce, au nom des *auquis*, les paroles suivantes : « Merci pour les dons offerts ». Le chef de la réunion distribue alors à chacun un peu d'alcool coupé d'eau et une portion de coca. Cette cérémonie peut être plus simple : les feuilles choisies sont simplement broyées et jetées en direction de la vallée, en invoquant les esprits.

Autre survivance des temps incaïques, les *apachetas*, petites pyramides édifiées au passage des cols, sur les sommets ou le long des pistes. Encore aujourd'hui, les Indiens ne manquent jamais d'y ajouter un caillou qu'ils ont parfois porté en gravissant la côte. Lorsqu'on leur demande

la signification de cette pratique, ils répondent qu'ainsi « ils se déchargent de leur fatigue ». D'autres encore disent que s'ils n'ajoutaient pas une pierre au tas déjà existant, les esprits ne les laisseraient pas passer à leur retour.

Celui qui termine la construction de sa demeure en arrose parfois le sol avec du sang de lama pour qu'un esprit la protège contre les voleurs. Dans le même but, on conserve, dans une niche pratiquée dans un mur, le crâne d'un parent, accompagné d'une bouteille d'alcool.

La lune rouge est généralement considérée comme le signe avant-coureur d'un malheur. Un coq qui chante à minuit indique qu'une personne va mourir.

L'accouchement est une occasion d'observer diverses pratiques dont voici quelques-unes. Depuis son jeune âge, la femme file la laine en faisant tourner son fuseau de gauche à droite. Les indigènes pensent que ces mouvements répétés toujours du même côté peuvent provoquer, chez la femme enceinte, une mauvaise présentation de l'enfant et la future mère, pendant les derniers jours de sa grossesse, filera à l'envers. c'est-à-dire de droite à gauche. Cette coutume se nomme *llosquesca*. Autre façon de remettre l'enfant du bon côté : la *suisuska* ; la femme enceinte est placée dans une couverture que plusieurs hommes tiennent solidement aux quatre angles en l'agitant comme un tamis. Après la naissance, on oblige la femme à souffler dans une bouteille : l'effort doit provoquer la descente du placenta qui est ensuite brûlé par la *comadrona*. Il est très important de ne pas le jeter car les émanations de sa putréfaction pourraient revenir, pénétrer dans la mère, la faire enfler et mourir. Les cendres sont recueillies ; diluées dans de l'eau, elles deviennent un remède pour les yeux.

Les prêtres sont en très petit nombre : quatre pour la province, dont un pour le district. L'Indien est donc dépourvu de formation religieuse. Sa religion est faite surtout de traditions, de coutumes et d'observances rituelles ; son sentiment religieux se traduit par la dévotion aux images et statues, par la préférence donnée aux cérémonies extérieures du culte. Rien n'est plus émouvant que sa prière à mi-voix, ou même à haute voix, devant le Christ en croix ou devant une statue de la Vierge, son attitude recueillie durant la messe et les douces mélodies de ses cantiques quechuas. Il a le goût des processions et les fêtes s'accompagnent toujours de cortèges solennels ; mais elles s'achèvent en beuveries. Les sorciers survivent plus ou moins discrètement bien que, dans le district, leur influence soit à peu près nulle. C'est seulement en des circonstances exceptionnellement graves que certaines pratiques cruelles réapparaissent.

Table des chapitres :

Situation, climat	7	Organisation politique et sociale	21
Faune	9	Le compadrazgo	22
Flore	9	L'école	22
Voies de communications	9	L'agriculture	22
Transports	10	L'élevage	24
L'homme	10	Les métiers et l'artisanat	24
La maison	11	Le commerce	26
L'habillement	13	Les loisirs, les jeux	26
La cuisine et l'alimentation	16	Les fêtes	27
La santé	17	La musique et les instruments	27
L'eau et l'hygiène	18	Les funérailles	27
Le mariage	18	Autres croyances et superstitions	29
L'accouchement	20		